

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 447—SAMEDI, 26 NOVEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER. MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



AU DAHOMEY.—LE TÉLÉGRAPHE DAHOMÉEN

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 NOVEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du "Monde Illustré," par J. St-E.—Poésie : A ma sœur, par J. Arthur.—M... et Mme Grover Cleveland, par J. St-E.—Poésie : Au-delà, par J.-B. Chatrian.—L'album de Montréal, par E.-Z. Massicotte.—Au Dahomey.—Nos artistes, par Amicus.—Pour porter les bébés.—Primes du mois d'octobre—La Sainte-Catherine, par Ivain de Blancfort.—Rose blanche, par Germain Picard.—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—M. Lasker à Montréal.—Feuilletons : Les mangeurs de feu (suite) ; La belle ténébreuse (suite), par Jules Mary.—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Au Dahomey : Le télégraphe dahoméen.—Portrait de M. Grover Cleveland, président des États-Unis.—Portrait de madame Grover Cleveland.—La guerre au Dahomey : Le combat de Godomé-Zobbo.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



QUE de fois, en contemplant un beau ciel rempli d'étoiles n'avez-vous pas fait cette réflexion qui nous vient à tous : " Ces astres que je vois, nos aïeux les ont vus aussi, dans le même ordre, tournant de la même manière dans leur mouvement apparent et nos descendants les verront encore dans des milliers d'années.

Ces étoiles, les patriarches de la bible les ont vues ; les pères chaldéens, dans leurs heures de solitude, en ont étudié le cours, et leurs rayons ont éclairé les cultivateurs de notre petit globe aux époques lointaines de ses transformations."

Et cette chose si simple, si vraie, nous émeut et nous fait sentir le peu que nous sommes, voyageurs d'un moment, locataires qui passons un instant sur un point de l'univers sans fin.

Mais combien nous serions plus émerveillés encore à la vue d'une fleur âgée de plusieurs millions d'années et fraîche encore comme au matin de son premier épanouissement ; une fleur immortelle, colorée, parfumée, toujours jeune dans son éternel printemps ; une fleur contemporaine des Pharaons et qui a peut-être orné les cheveux d'une gracieuse jeune fille qui dort depuis cinq mille ans de son dernier sommeil.

Cette fleur existe.

" Plus étonnante que la fougère d'Arkansas et

que la rose de Jéricho, dans sa renaissance incomparable, dit Fulbert-Dumonteil, à qui j'emprunte le récit suivant, cette fleur, un prodige, un mystère, fut appelée " fleur de résurrection " par un savant illustre, le docteur Deck, qui la découvrit en 1848.

" D'où vient cette fleur ? Quelle est-elle ? On l'ignore. Elle ne ressemble à aucune autre plante et on ne lui connaît ni famille ni berceau. Type unique au monde, individu isolé sur la terre et dans la science, elle semble sans ancêtre comme elle est sans descendants. En parlant de cette fleur merveilleuse, on croit sortir de l'histoire naturelle pour entrer dans la légende de quelque rêve oriental. Il n'est pas jusqu'à l'histoire de sa découverte qui ne ressemble à un conte des *Mille et une Nuits*.

" Vers 1848, le Dr Deck entreprit d'explorer la Haute-Egypte et de parcourir le désert dans le but de retrouver les opulentes mines d'émeraudes exploitées dans l'antiquité. Pendant son voyage, Deck fit la découverte d'un vieil Arabe à qui il sauva la vie. L'Arabe était pauvre, et pourtant il devait payer les honoraires du célèbre docteur avec un trésor qui valait toutes les pierres du monde et que n'auraient pu lui offrir tous les rois de la terre.

" C'était une plante ; une petite plante grêle et desséchée qui, au dire de l'Arabe, avait été découverte au désert, dans un vieux tombeau, sur le sein d'une prêtresse égyptienne. Et l'Arabe ajoutait que cette plante féérique possédait un charme sans pareil. En écoutant le pompeux éloge de cette chétive plante qui, pour tout ornement, portait sur sa tige flétrie deux boutons brûlés par le soleil et jaunis par le temps, le Dr Deck ne put s'empêcher de sourire. L'Arabe, alors, prit quelques gouttes d'eau, arrosa la plante, et aussitôt un prodige s'accomplit sous les yeux émerveillés du voyageur ; sa tige frémit, s'agite, se redresse et se balance, les boutons se gonflent, la fleur s'épanouit, déroulant ses pétales diaphanes et superbes qui se disposent en éclatant autour d'un point central, plein d'élégance et de fraîcheur. On dirait quelque pâquerette fantastique cueillie dans un parler enchanté. Et, peu à peu, renversant sa corolle aux teintes irisées, d'une délicatesse extrême, la belle ressuscitée découvre son sein rajeuni sur lequel reposent d'antiques graines. Mais, hélas ! cette précieuse semence que la fleur de résurrection garde avec un soin jaloux depuis tant de siècles, est à jamais stérile.

" Le Dr Deck, au comble de la surprise et de l'admiration, emporta cette plante extraordinaire et renouvela plus de cent fois l'expérience du vieil Arabe ; et toujours la petite fleur du désert, la plante mystérieuse ressuscita dans son impérissable beauté, sous quelques gouttes d'eau.

Ce charmant récit méritait d'être reproduit, n'est-ce pas, car cette merveille est peu connue et je comprends l'émotion du docteur Deck en voyant ce spécimen étrange d'une flore disparue.

Ah ! que n'est-il donné à l'homme de pouvoir ainsi revivre !

Mais cette idée a servi de thème à une spirituelle fantaisie d'Edmond About, *L'Homme à l'oreille cassée*, dans laquelle le héros de l'aventure, un jeune colonel du premier empire, est desséché par un savant allemand et ressuscité cinquante ans plus tard.

Malheureusement, ce n'est qu'une fantaisie.

* * Deux faits qui viennent de se passer prouvent que j'avais malheureusement trop raison en protestant, il y a trois semaines, contre la prétention de certain quidam que toutes les misères étaient immédiatement soulagées chez nous.

L'autre jour, un pauvre diable, un vieil homme, âgé de soixante-douze ans, usé par le travail et les privations, épuisé, fourbu, demande aux autorités un asile et du pain, mais notre société est si bien organisée pour venir en aide aux malheureux, qu'on n'a rien trouvé de mieux que de l'envoyer en prison.

Presque en même temps, une pauvre femme, escortée de trois enfants, tous suintant la misère, était arrêtée sous accusation de vagabondage, sur la plainte du secrétaire de la société de protection des

femmes et des enfants. C'était la seule manière de la protéger !

Les enfants ont été placés dans des institutions de charité ; la mère en prison.

Toujours la prison ! Cela devient intolérable.

Et le lendemain, je lisais dans les journaux le rapport de quatre citoyens qui avaient fait, de leur propre chef, une enquête sur l'immoralité à Montréal.

Ce document n'est pas édifiant. On nous y donne un aperçu des bas-fonds de la société, de ce qui se passe dans des lieux infâmes ; on y voit bien des hontes, bien des choses ignobles, et les auteurs de ce rapport terminent en se plaignant de la tolérance que l'on semble accorder à un trop grand nombre de sacrifiants des deux sexes.

Le contraste n'est-il pas poignant et n'avons-nous pas le droit de nous étonner de voir que l'on n'a que la prison pour les malheureux dont le seul crime est d'être pauvres, pour la mère de famille dans la misère, pendant que des drôlesses font bombance en outrageant la morale et se moquent des femmes honnêtes en chantant un refrain cynique.

* * La fin du siècle est aux championnats, et chaque semaine en voit éclore un nouveau.

Le dernier connu est celui du piano, ou plutôt de l'orlonnance du pianiste. A qui jouera, non le mieux, mais le plus longtemps.

C'est un journal américain qui rapporte la chose : " Le tournoi a eu lieu le 26 octobre, entre le susdit professeur et Mlle Ada Melville, dont le record était déjà de dix heures et trente minutes. Les concurrents ne devaient quitter leur siège pour aucune raison. Le tournoi commença à dix heures du matin. Pendant un espace de temps de seize heures et cinquante-deux minutes, Mlle Melville ne bougea pas de son siège et joua sans interruption. A une heure et cinquante-deux minutes du matin, elle défaillit. Du clavier, elle laissa tomber ses mains sur ses genoux, incapable de les remuer plus longtemps. Elle était complètement épuisée. Le professeur Waterbury continua encore à jouer pendant huit minutes, accomplissant les dix-sept heures de ce travail opiniâtre. Après le tournoi, Mlle Melville avait les poignets enflés et le bout des doigts ampoulés. Les mains du professeur étaient deux fois leur grosseur normale."

Le journal n'ajoute pas que les deux adversaires étaient idiots, mais c'est tellement évident qu'il était inutile de le dire.

* * Un des plus estimés collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, Faucher de Saint-Maurice, me communique une lettre d'un excellent Français, M. de Bouthillier-Chavigny, une lettre tellement étrange que je ne puis m'empêcher d'en citer un passage. Il est très instructif :

Mon cher ami,

" Vous vouliez des nouvelles : en voilà et de bonnes.

" Je voudrais pouvoir crier aux 1,500,000 Canadiens-Français du Dominion les paroles que j'ai entendues, il y a deux jours à peine, à bord du *Mongolian*.

" La parole est à un major-général anglais ! ! Voilà ce qu'il a osé dire, en présence d'une douzaine de Saxons, heureux d'applaudir à sa grossièreté.

"—Je viens de voir ces damnés Canadiens-français : ils ne songent, sur l'ordre de leur clergé, qu'à se multiplier comme des lapins. Quand serons-nous délivrés de cette race, au Canada ?

" Et un gros Anglais, de Québec, d'ajouter : — Tranquillisez-vous ; déjà, dans la Nouvelle-Ecosse, ils disparaissent, décimés par la syphilis ! !

" Voilà, mon cher ami, l'idée que se forment de nous les hommes devant lesquels nos amis politiques, comme nous l'avons pu voir l'autre jour, courbent la tête, dans la capitale de la province française du Dominion.

" Le même jour, ma femme étant présente, on en vint à parler de la réception faite aux marins français à Québec. Le même gros Québécois de dire :

—Tout était déloyal dans cette réception, sur-tout les discours.

—Aussitôt, ma vaillante Canadienne-française de s'écrier :

—Monsieur, si par la cession nous sommes Anglais, du moins de cœur nous sommes demeurés Français. Croyez-moi, les deux premiers mots qu'une mère canadienne-française apprend à balbutier à ses enfants sont ceux de Dieu et de la France.

—Tête de l'Anglais, comme bien vous pensez, en face de ces paroles qui cinglaient comme un coup de fouet."

* * À première lecture, la colère me monta à la tête, et je ne pus réprimer un sacr... des mieux sentis, un de ces sacres dont notre pays a le secret, puis, après réflexion, je me mis à rire franchement.

Certes, la comtesse de Bouthillier a bien prouvé qu'elle avait le sang et l'esprit de la vieille France, et tout homme d'honneur et de bon sens, à quelque drapeau qu'il appartienne, aurait chaudement félicité la vaillante jeune femme de la noblesse et de l'à-propos de sa vigoureuse riposte ; mais je suppose que le mal de mer—je suis indulgent—a empêché les spectateurs de cette petite scène de lui offrir l'hommage respectueux qu'elle méritait.

Et maintenant que plusieurs jours se sont passés et que l'embrun *revolain*, comme dit Faucher, a mis un peu de sel—gaulois—sur cette aventure, je me sens plus frais et, franchement, je ne trouve qu'une réponse à faire à ce brave général, réponse un peu gavrocharde :

—Ramollet, va !



CARNET DU ' MONDE ILLUSTRÉ '

La bohème littéraire des jeunes était en gaieté l'autre soir, 17 novembre dernier. La réjouissance a été franche et entière. Il s'agissait de faire la fête en l'honneur d'un anniversaire qui nous touche bien un peu aussi. LE MONDE ILLUSTRÉ joint ses vœux sincères à ceux qu'exprimaient, ce soir-là, ses nombreux amis à notre collaborateur estimé, M. Germain Beaulieu.

* *
A Paris, l'automne a remis en travail cette féconde ruche humaine où se compose, entre cent autres succulents, ce savoureux miel littéraire que les gourmets dégustent, par le monde entier. Un des plus purs et appétissants rayons vient de m'en arriver, sous cette marque : "*Chroniqueuse*, Roman parisien, par Jean Rival." C'est un coquet volume, contenant de délicieuses choses de la pensée, et que je voudrais mettre aux mains de tous mes lecteurs et lectrices. Notre charmant collaborateur, en effet, si suivi et tant aimé, y a semé à profusion toute la fine fleur de son esprit gaulois, tout le charme exquis de son doux cœur... de femme.

* *
Qui soutiendra que la fibre de la foi, paralysée, ne vibre plus au cœur généreux de la France ? A celui-là, je propose : prêtez l'oreille aux chants d'un croyant de la France moderne, et dites si le peuple qui produit encore de tels fils est prêt de mourir renégat.

J'ai de l'espoir aussi, pour toi, France immortelle, Si par l'ombre en nos jours, ton étoile si belle Semble voilée à tout jamais, Tu renaîtras, car Dieu dans ton âme, ô ma France, Mit tous les dévouements ; j'ai foi, sa Providence Doit te sauver au temps mauvais !

Je prends ces beaux vers dans *L'Apostolat*, magnifique poème chrétien, dédié à Son Eminence

Mgr Richard, cardinal-archevêque de Paris, par M. J. Lachelin-Daguillon, auteur de : *Les gerbes d'or, La revanche, Le Christ et l'humanité*. Et je remercie vivement le poète de l'honneur insigne qu'il me fait en m'adressant lui-même un exemplaire de cette noble poésie.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—X. Vincy, St-Jean.—Je crains que vous n'avez mal interprété la pensée de notre collaborateur qui a fait l'étude sur "Les ruines du château Bigot." Il est bon d'évoquer parfois le souvenir de ceux qui ont mésusé de l'autorité, sceptre d'or entre leurs mains de boue, afin d'exécuter leur mémoire et éviter leurs errements. L'auteur, à qui j'ai soumis votre difficulté, prétend qu'il ne voit l'utilité d'aucune explication à ajouter à sa proposition première. Néanmoins, votre article paraîtra en son lieu.

Fauvette, Ottawa.—Votre digne amie a de délicieux caprices, s'ils tendent tous à d'aussi excellents effets que celui d'avoir procuré à "son journal favori" la collaboration charmante que vous nous offrez. Acceptée, de grand cœur et avec gratitude. Nous consentons même, en votre faveur, à nous départir, pour une fois—jusqu'à votre prochain envoi—d'une règle absolue chez nous : nous publions vos "Souvenirs" avant que vous ne nous ayez donné un nom responsable à la rédaction. Cette condition une fois remplie, la gentille Fauvette haut-canadienne sera la très bienvenue et pourra faire entendre, tout à son aise, ses frais gazouillis dans les bocages du MONDE ILLUSTRÉ.

M. Régis Roy, Ottawa.—Il n'y a pas eu d'index alphabétique de publié pour le dernier volume. Vous devez avoir reçu les numéros demandés, l'administration les a fait expédier.

Bluet, Chicoutimi.—En tant que bouquet littéraire, il manquait encore au MONDE ILLUSTRÉ cette fleurette bien nationale en sa modestie. Vous nous l'offrez si spontanément, que, de votre main, nous l'acceptons de grand cœur, avec mille remerciements sincères. Le cher bluet du Saguenay sera toujours cordialement accueilli sur les rives laurentiennes de Ville-Marie, surtout lorsqu'il nous vient décoré de tons littéraires aussi charmeurs.

* *

Vendredi dernier, le 18 novembre, le cercle Ville-Marie a donné une de ces jolies soirées littéraires dont il est coutumier. Malgré la température, qui s'était soudainement mise à la pluie, l'assistance était nombreuse et choisie. Le conférencier du jour, le R. P. Marcelin, missionnaire français, des Augustins de l'Assomption, a su être pleinement à la hauteur de la circonstance et charmer son auditoire, une heure durant. Constantinople et Jérusalem, principaux théâtres de ses missions, ont fait, aussi, le principal sujet de son étincelante causerie : il nous y a fait faire, en si peu de temps, un tour d'excursion, de la plus charmante et complète façon. Mais, pas moins intéressant a-t-il été lorsqu'il nous a entretenus, fils pieux, de la société des moines Augustins de l'Assomption, et du magnanime fondateur le T. R. P. d'Alzon ; de leur œuvre capitale : la défense catholique par la presse, et des progrès admirables et consolants des publications d'apologétique chrétienne que dirigent ces érudits religieux : *La Croix, Le Cosmos, Le Pèlerin, La Vie des Saints*, etc.

La jeunesse catholique canadienne-française, qui écoutait le vénérable moine, a dû tressaillir, pour battre des mains comme elle le fit, d'un patriotique et religieux enthousiasme, en constatant avec bonheur qu'il y a encore de si beaux succès en perspective pour ceux qui dévouent généreusement leur talent à venger Dieu et la morale outragés par un siècle qui les méconnaît.

Puisse le cercle Ville-Marie nous procurer encore le bénéfice de conférences aussi attrayantes et éducatives à la fois.

* *

Notre excellent confrère de Paris, *La Revue artistique et littéraire*,—2, Impasse Châlons—consacre quelques lignes bien aimables au MONDE ILLUSTRÉ, dans sa dernière livraison d'octobre.

Si nous cédon à l'envie de les reproduire ici, c'est moins par vaniteuse complaisance que pour faire voir comment les efforts de nos vaillants collaborateurs sont appréciés, jusques en France.

Voici :—"LE MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal, est toujours le plus intéressant des journaux canadiens, car, chaque semaine, il apporte à ses lecteurs un choix d'articles des plus variés. A côté des romans à sensation, tels que la "Belle Ténébreuse" et "Mademoiselle de Kerven," on trouve les auteurs favoris : Léon Ledieu qui manque rarement à sa chronique habituelle, émaillée d'anecdotes et de bons mots ; Jules Saint-Elme qui, tout en dressant le *Carnet du Monde Illustré* et tout en décrivant les gravures, trouve encore le temps et le talent d'y publier des articles du plus haut intérêt ; tantôt des causeries littéraires, tantôt des biographies très intéressantes, témoin celle de Mlle Jeanne Heilmann qui figurait avec un portrait dans une récente livraison. E. Z. Massicotte, Albert Ferland y font éclore leurs fraîches strophes ; René le May, Joseph Nolin y sèment des poésies tendres ; F.-X. Burque, J.-B. Caouette y abordent dans leurs vers des sujets plus sérieux, Hilaire Pâquette, J.-B. Lacombe, Elie Tassé lui donnent des nouvelles ; G. A. Dumont, des études historiques ; Raoul Renault, des lignes bien de circonstance sur le choléra ; Jacques Beaumont, des pages humoristiques ; Ed. Aubé, des chroniques fort bien faites. Enfin, il ne faut pas oublier la collaboration qui vient de France et de Belgique, les petits contes de J.-B. Chatrian, émouvants par leur simplicité même ; les articles de Jules Martin et Paul Calmet ; les *Lettres d'une Parisienne* de Mlle Jeanne Heilmann qui tiennent les Canadiens et surtout les Canadiennes, au courant de l'actualité et de la mode de Paris.

Tout ceci, pris au hasard, en feuilletant les derniers numéros qui vous font passer le temps de la plus agréable façon. Le seul regret qu'on éprouve est de n'y plus rencontrer les charmantes poésies signées "Frid-Olin," qui ajoutaient encore à l'originalité de cette revue de la littérature canadienne.

J. ST.-E.

A MA SOUTANE

O toi qui fais la joie et l'honneur de ma vie,
Toi que l'enfer redoute et que l'archange envie,
Immortelle livrée, ornement précieux
Dont le divin patron fut taillé dans les cieux,
Reçois les humbles vœux que mon respect t'adresse,
Tu le sais, dès le jour où je pus revêtir
Ton deuil sacré, jamais le moindre repentir
Ne m'a fait reporter un regard en arrière.
Tout en posant le pied au seuil de la carrière,
Je savais quels périls, quels combats m'attendaient ;
De la croix sur mon front les deux bras s'étenaient :
Signe du sacrifice. Aussi, dans ma jeune âme
Descendait la vigueur, s'allumait cette flamme
Dont chaque jour devait augmenter le foyer.
Fier de mon noble but, voulant t'aujourd'hui marcher,
Je ne visais qu'à Dieu, qu'à Dieu seul Mon envie
Était de parcourir la route qu'ont suivie
Ces apôtres fervents, ces prêtres glorieux
Que la terre admira, que couronnaient les cieux ;
Gloires du sacerdoce, exemples accomplis :
De leurs grands souvenirs mes sens étaient remplis.
J'acceptais leurs combats, j'enviais leur souffrance ;
J'avais le même but, les mêmes espérances ;
Je devais pas à pas les suivre : trop heureux
Si je pouvais un jour être avoué par eux !

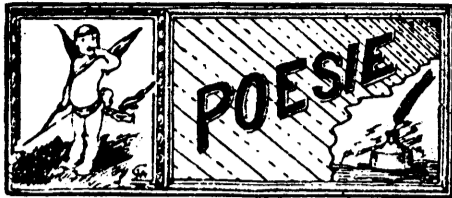
J. ARTHUR.

M. ET MME GROVER CLEVELAND

(Voir gravures)

Cleveland : cette magistrale figure que nous reproduisons, et, avec cela la victorie écrasante que vient de remporter ce digne et aimé candidat à la présidence des Etats-Unis, en voilà assez pour évoquer superbement toute la noble histoire de celui qui va redevenir l'hôte de la Maison Blanche.

Lors de leur mariage, nous avons déjà donné, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, le portrait des époux présidentiels, M. Cleveland et Mlle Folsom. Nous sommes heureux de le rééditer en cette joyeuse circonstance.—J. ST.-E.



AU-DELÀ

Sonnet

Lorsque tu dormiras, du grand sommeil tranquille,
Et que les épis lourds mûriront sur ton front,
Après la lutte extrême, où les forts seuls vaincront,
Loin des bruits importuns et de la foule hostile,

Tu seras bien. La paix de ton dernier asile
Endormira ton rêve, en son oubli profond,
Et l'espoir, comme un baume étrangement fécond
Viendra ressusciter ton pauvre cœur débile....

Je m'en irai, par les soirs tièdes de printemps,
Lorsqu'au fond des bosquets s'en viennent les amants,
Rêver à ta tendresse et pleurer nos amours !....

Et les oiseaux sans doute accueilleront ma plainte.
Ils diront aux lilas une douce complainte,
Où j'entendrai, peut être : Espère, il vit toujours !....

J. B. Chatrian.

Bruxelles (Belgique), 1892.

L'ALBUM DE MONTREAL

Vous qui aimez Montréal—la Reine du Nord—vous
serez flattés de savoir ce que les écrivains ont dit d'elle.
A l'occasion du 250^{ème} anniversaire de sa fondation, j'en
ai fait une gerbe que je vous donne. C'est l'autograph
album de notre métropole. C'est le tribut d'hommages
que lui a payé l'intelligence.—E. Z. MASSICOTTE.

L'île de Montréal a environ onze lieues de longueur sur deux à cinq de largeur. Presque au milieu de cette petite terre s'élève une montagne fendue en deux comme par le sabre d'un Roland. Avec votre poétique imagination vous ferez de ces rivières (Saint-Laurent et Ottawa) qui se rejoignent deux lames d'argent et d'or, et de ce sol qu'elles embrassent une broche d'émail surmontée d'une émeraude. Ajoutez-y des ciselures représentant des maisons élégantes, des couvents, des églises, des jardins, et des bois, toutes les gracieuses fantaisies des artistes, et vous aurez un fidèle tableau de l'aspect de Montréal.—Xavier Marmier.

New-York est un Montréal en pis.—Lord Dufferin.

Montréal sera le boulevard de la religion au Canada.—L'abbé Lucien Vigneron.

Les constructions sont charmantes, le site ravissant ; c'est un port maritime situé à plus de cent lieues de la mer.—M. le comte de Lambert.

Montréal, en dépit de l'invasion, Montréal, devenant la cité reine du nord, est, grâce à Dieu, demeurée fidèle à l'esprit de son origine...—L. de la Brière.

Ses maisons bien construites en pierre de taille, entremêlées de couvents et d'églises élevées par plus de vingt sectes différentes, ses rues larges, sa magnifique promenade du Mont Royal et les nombreux navires mouillés dans sa rade la font ressembler à une ville d'Europe.—Paul Champion.

Montréal... superbe entre nos métropoles
Dresse aujourd'hui son front couronné de coupes.
Louis Fréchet c.

It is the only city on the continent where you cannot throw a brick without breaking a church window.—Mark Twain.

Les murs d'Hochelaga sont tombés en poussière,
Et Montréal drapant une robe princière
Marche à grands pas vers l'avenir.

L'hon. A. B. Routhier.

It is curious that while New-York has held her place as the commercial metropolis of the United

States for three centuries, Montreal has done likewise so far as Canada is concerned.—Montreal, its commerce and manufactures.

Tout contribue à la prospérité de Montréal.—H. Giroux.

The mingling of different creeds, languages and races at Montreal adds a charm of variety to the city which none who have lived there ever forget.—S. E. Dawson.

Montréal, quoique moins vieux que Québec, a une histoire ancienne tout aussi intéressante et plus émouvante encore à étudier.—Hon. P. J. O. Chauveau.

Surely there stand few nobles cities than Montreal—surely none more fairly situated.—Montreal by gas light.

Montréal se distingue surtout par le génie des affaires ; et pendant longtemps encore elle sera le grand marché auquel viendront s'approvisionner les villes du Canada.—Frédéric Gerbié.

Montréal : ville terrible et superbe.—Arthur Buies.

Dieu, qui prédestine les hommes, prédestine aussi les pays et les cités : Il choisit le Sinai et le Carmel, les collines de Rome et les rivières de la Gaule ; Il n'a pas dédaigné le Mont-Royal.—A. Leblond de Brumath.

Nous ne serons quelque chose qu'à la condition de pouvoir raconter l'histoire de notre grande ville.—Benjamin Sulte.

Montréal, Ville-Marie ! ville mondaine et pleine de piété, ville où les institutions de la charité et de la foi se multiplient comme par enchantement, où tous les vices se propagent avec une rapidité effrayante.—L'abbé A. Verreau.

There can be no exaggeration in saying that the visitor to Montreal a hundred years ago would if alive to-day fail to recognize the present Montreal.—P. Bender, M. D.

La reine du commerce canadien.—A. N. Montpetit.

The city is beautifully situated, and the view from the Mountain Park overlooking it is one of the most charming to be found in any country.—A guide book through Dominion of Canada.

La ville de Montréal possède des avantages de situation qui ne le cèdent à aucune autre ville de l'Amérique.—Stanislas Drapeau.

Montréal, avec ses maisons bien bâties ; ses grands édifices, publics ou religieux, ses rues régulières parfaitement aérées, ses nombreux instituts, son riche musée de zoologie, son magnifique port, ses prodigieuses ressources maritimes, industrielles et agricoles, et les splendides campagnes qui se déploient à ses portes, Montréal prend définitivement place parmi les villes les plus favorisées et les plus agréables des deux hémisphères.—Emile Chevalier.

Même sur le continent d'Amérique, peu de villes ont marché aussi rapidement que Montréal vers une grande prospérité.—Abbé Ferland.

Montréal, Montréal, ainsi qu'un diamant
La nature t'a fait pour servir un amant.
Et lorsque dans sa course impétueuse et fière
Le grand fleuve s'unît à la grande rivière
C'est toi qu'on voit briller d'un éclat sans égal
Richement enchassé dans l'anneau conjugué.

L'abbé Denis, P. S. S.

The sight that greeted the eyes of the hardy mariner of Saint-Malo and his brave companions was an augury of the greatness and prosperity of Montreal in days to come when the din of strife should have been succeeded by the sounds of manifold industry.—Lowell Historic reports.

Québec n'est pas et ne pourra jamais être le centre des progrès intellectuels en Canada. Cette destinée semble réservée à Montréal.—Edmond Lareau.

L'île de Montréal, cet Eden du Bas-Canada, qui ferait envie à un de ces princes d'Allemagne, au milieu de ses domaines arrosés par le Rhin, est, par la beauté pittoresque de son paysage, comme par la richesse de sa production agricole, un véritable caprice de la nature et de l'art, et pourrait soutenir la comparaison avec le panorama du Bosphore.—J. G. Barthe.

Quand j'aperçus Montréal, dont les clochers se détachaient sur le rideau vert des montagnes, je ne pus retenir l'explosion de ma surprise... Sy-

métriquement disposée sur une île du Saint-Laurent, entre ce fleuve et celui des Outaouais, Montréal présente un ensemble harmonieux et régulier dont les aiguilles des monuments qui le dominent semblent encore augmenter le charme.—Alcide d'Orbigny.

Ici l'œil voit grandir Montréal la superbe
Au lieu même où jadis venait s'asseoir sur l'herbe
Le conseil de l'Agoutanna.

Achille Fréchette.

Montréal, la plus peuplée et la plus opulente ville du Canada, où l'esprit d'entreprise n'a pas de frein et le progrès matériel n'a pas de bornes, verra toujours le goût de l'instruction et des lumières s'accroître avec sa population et sa richesse et nous avons raison de croire que le besoin d'institutions littéraires de premier ordre se fera proportionnellement sentir.—J. B. Meilleur, M. D., L. L. D.

Quand on a connu Montréal, Québec et les Canadiens, on ne peut que souhaiter de les revoir.—Comte de Foucault.

Nous brûlons notre encens à d'ignobles statues ;
De plâtres étrangers nos jardins sont couverts ;
De brillants magasins embellissent nos rues,
Nos héros, où sont-ils ??? Nos squeres sont déserts !!!

Montréal, ville gâtée, aimée de nous tous qui l'avons habitée, et dont nos foyers sont aujourd'hui ailleurs.—Alphonse Laisignan.

Montréal... la cité des palais, la rivale grandissante de New-York.—Faucher de St-Maurice.

La belle ville de Montréal est la plus peuplée de tout le Canada et aussi la mieux construite, et n'en cède sous ce dernier rapport à aucune ville du nouveau monde.—J. C. Taché.

Montréal, disons nous, est à la tête du commerce de tout le Canada et sert même de point de distribution à une grande partie des Etats de l'Ouest Américain.—Honoré Mercier.

Je suis persuadé que, si nous continuons pendant quelques années à progresser dans les mêmes proportions, nous n'aurons rien à envier aux villes américaines et que, en l'an de grâce 1900, la population de Montréal dépassera 500,000 habitants.—J. Monier.

Vienne la magnifique aurore
Des fêtes d'hiver ; Montréal
Narguant l'âpre vent boréal,
Pour la danse revêt encore
Son domino multicolore.

Nérée Beauchemin.

Montréal, première place de commerce du Canada, elle prétend être un jour au premier rang cités de l'Amérique et du monde.—Onésime Reclus.

Montréal est une des premières villes où l'on ait fait l'expérience de la navigation à vapeur.—Elisée Reclus.

Les Montréalais ont trop confiance dans l'avenir pour ne point l'escompter un peu. Aussi, leur ville, comme une coquette ambitieuse, se compose-t-elle maintenant une parure assortie à ses futures grandeurs... A une ville si confiante en ses destinées, il fallait une promenade publique digne de son ambition. L'emplacement a été trouvé sans peine et peut hardiment soutenir la comparaison avec ce que les grandes métropoles d'Europe et d'Amérique possèdent de mieux en ce genre.—H. de Lamothe.

Une ville tenant à la fois de nos capitales d'Europe et des métropoles américaines.—Baron E. Hulot.

Montréal, dans tout ce qui tenait à sa fondation, a été, d'une manière toute spéciale, le fruit d'une pensée et d'un dévouement religieux.—Jacques Viger.

Cette ville, la plus riche et la plus peuplée des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, est agréablement située sur la côte sud de l'île de Montréal, au pied de la montagne que Jacques Cartier appela Mont-Royal, lorsqu'il découvrit le pays.—A. G. Gérard.

Bâtie au pied d'un roc à l'aspect grandiose,
Et que Jacques Cartier appela Mont Royal,
Cette belle cité que le Pactole arrase,
Attache le progrès à son char triomphal.

Le commerce fleurit où fleurissait la rose,
Car il a détrôné le règne végétal ;
La voix de la vapeur—moderne virtuose—
Fait retentir les airs d'un hymne magistral.

Là vit dans l'harmonie un peuple hétérogène
Dont les fils, chaque jour, descendent dans l'arène.
Au seul mot d'industrie ou de prospérité.

Ils rêvent d'établir sur ce sol historique
Une ville prospère, heureuse, magnifique,
Et ce beau rêve touche à la réalité !

J.-B. Caouette.

Montréal est la première ville du Canada, pour sa belle position et la douceur de son climat.—*Rev. J.-Douglas Borthwick.*

Montreal would be considered a very handsome town in England, and in bustle and activity far surpasses any one of its size there.—*Eliot Warburton.*

The fair city.—*Sandham.*

Nul lieu sur le fleuve, après la situation militaire de Québec, n'était plus propre que l'île de Montréal à l'établissement d'une colonie et d'une grande ville, dont l'avenir ne pouvait être douteux.—*L'abbé Rousseau, P.S.S.*

Du parc Mont-Royal, on découvre l'un des plus beaux panoramas du monde.—*G. de Molinari.*

A Montréal, bien plus qu'à Québec, la presse française est puissante et répandue, et les organes politiques qui s'y publient donnent généralement la note dans tout le Dominion.—*George Demanche.*

* *

Enfin, pour terminer, une appréciation comique :
L'étain est fort employé à Montréal pour les toitures, ce qui lui a valu le surnom de "La cité d'argent."—*Pierre Larousse.*

AU DAHOMEY

(Voir gravure)

Si l'expédition du Dahomey a montré une fois de plus toute la valeur des troupes françaises luttant à la fois contre un climat meurtrier et un ennemi dix fois supérieur par le nombre, elle a prouvé aussi que cet ennemi était plus redoutable et mieux organisé qu'on n'aurait pu le supposer.

En ce qui concerne les communications, le roi Behanzin est même probablement mieux outillé que l'état-major français, car les dépêches du général Dodds mettent un jour et demi à faire, par porteur, le trajet du quartier-général à Porto Novo, première station télégraphique, tandis que les Dahoméens emploient, même en temps de paix, un moyen de transmission primitif, mais très rapide, véritable télégraphe de campagne humain, qui fait le sujet de notre gravure de première page.

Ordinairement, ce système de signaux est employé au moment des coutumes, c'est-à-dire des fêtes marquées par des hétacombes humaines. A ce moment, en effet, il est d'usage de faire des cadeaux à sa majesté. Européens et sujets noirs, cabécères et grands chefs sont mis à contribution.

Le jour de la fête, tous viennent à la Gore, c'est-à-dire au siège du gouvernement local, apportant leurs présents.

Dès la veille, les troupes ont été échelonnées depuis la capitale jusqu'à Wyddah, sur la côte, à raison de un homme tous les 200 pieds. A une heure fixée, le premier de la longue file placé devant le palais du roi tire un coup de fusil, le second immédiatement en fait autant, et ainsi de suite ; c'est le signal. En une heure et demie environ, ce signal s'est transmis, de coup de fusil en coup de fusil, d'Abomey à Wyddah—160 lieues environ.

Aussitôt, le guerrier placé en queue de file à Wyddah, à la porte de la Gore, et devant lequel les cadeaux sont accumulés en tas, saisit tout ce qu'il peut prendre dans ses bras et sur sa tête, puis, au pas de course, va porter sa charge à son voisin, lequel la prend, et au pas de course aussi, la transmet au suivant.

De cette façon, le transport de la côte à la capitale, qui demande par les moyens usuels de deux à trois jours, s'effectue, par le procédé que nous venons d'indiquer en sept à huit heures à peine.

Il n'y a pas de fleurs de rhétorique pour dire aussi haut que les guérisons qu'elle accomplit les mérites de la Sarsepareille de Hood.

NOS ARTISTES



Marc-Aurèle-Suzor Côté

Dernièrement, LE MONDE ILLUSTRÉ disait qu'il était toujours fier de révéler au public, les jeunes talents qui semblent promettre pour l'avenir du pays. Aujourd'hui, nous lui fournissons l'occasion de lancer un jeune artiste qui a déjà fait ses preuves ; nous voulons parler du jeune Côté, d'Arthabaskaville.

M. Marc-Aurèle-Suzor Côté est né à Arthabaskaville. Dès son enfance, il a manifesté ce goût particulier aux artistes ; après sa sortie du collège, il étudia sous Maxime Rousseau, et fit de tels progrès qu'on lui proposa un voyage en Europe. Il avait toujours rêvé qu'un jour il irait puiser aux sources de l'art le secret du beau. Il s'embarqua donc pour le beau pays de France, la grande ville de Paris. Désormais, les difficultés allaient être vaincues, et, sous l'œil des grands maîtres, il allait se diriger sûrement et rapidement vers la perfection. Rempli d'un zèle ardent pour le travail, il ne craignit rien, ni la fatigue, ni les longues veilles.

Il entre à l'école des Beaux-Arts, où enseigne le grand peintre Bonnat. Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis son arrivée, qu'un jour, le professeur Bonnat, qui n'a pas, à ce qu'on dit, l'habitude d'être prodigue en éloges, passant près du jeune Côté et voyant un tableau qu'il était occupé à finir, lui dit en lui frappant sur l'épaule :

—D'où êtes vous, jeune homme ?

—Du Canada, répondit notre compatriote.

—Continuez, jeune Canadien, reprit le grand Bonnat, il y a une longue route pour arriver à la perfection, mais vous l'avez trouvée.

Ce n'était pas peu dire à un jeune débutant ; aussi, ses confrères se demandaient-ils où Côté avait étudié avant son entrée à l'école des Beaux-Arts.

Ceux qui ont visité la galerie des beaux-arts, le printemps dernier, à Montréal, ont pu juger par eux-mêmes de la justesse du jugement du professeur.

Le *Paris-Canada* publiait, au commencement de cette année, un article rempli d'éloges sur le jeune Côté.—Le célèbre Harpignies ne tarissait point d'éloges en face d'une toile à laquelle travaillait le jeune Côté, et dont la perfection était certainement étonnante. Il disait de lui qu'il avait dû vivre dans une continuelle observation de la nature tant il la rendait avec fidélité. Un mot de Harpignies, dénote surtout le talent d'observation, profond et intelligent, du jeune Côté : " On sent, lui disait-il, qu'il y a de l'air dans vos lointains." En effet, ceux qui observent une montagne éloignée, n'aperçoivent qu'une masse bleue,

phénomène dû à l'épaisse couche d'air qui nous en sépare.

Nous pourrions citer l'opinion de bien d'autres appréciateurs de renom, mais qu'il nous suffise de citer les noms de ceux qui font autorité à Paris.

En publiant ces quelques lignes, accompagnées d'une photographie du jeune artiste, nous nous plaçons à croire que les nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ se réjouiront de voir le mérite reconnu, le travail récompensé. Tout travail a droit à sa récompense, mais qu'elle récompense offrir à ceux qui dévouent le plus beau temps de leur vie à l'apprentissage d'un art dont les fruits seront pour la gloire du pays.

Il est vrai " qu'il ne faut flatter personne, pas même son pays," a dit Guizot ; mais s'il ne faut flatter personne, au moins faut-il encourager ceux qui se livrent au travail avec constance et succès.

AMICUS.

POUR PORTER LES BÉBÉS



Que de maux et de difformités ne viennent pas d'accidents soufferts dès l'enfance, les chûtes des bébés des bras de leurs nourrices, surtout. On a trouvé un moyen de prévenir ces accidents, et c'est ce qu'illustre ici notre gravure. De cette façon on soulagera à la fois les nourrices de la fatigue endurée à porter les poupons et on leur rendra le libre usage de leurs bras au besoin. C'est un simple filet, à fortes mailles, que supporte, sous le bras droit, une courroie passée sur l'épaule gauche

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mlle Annie Vincent, 394, rue St-Antoine ; D le E. Boucher, 1298, rue Notre-Dame ; A. Boilly, 31, rue des Allemands ; Gustave Chalfoux, 437, rue Lagauchetière ; Joseph Jamin, 1015, rue St-Laurent ; F. (holotte), 267, rue des Allemands ; Napoléon Giguère, 124, rue Amherst ; Francis Martineau, 581, rue St-Laurent ; C. Pageau, 154, rue Dorchester ; M. Ste-Marie, 2121, rue Notre Dame ; Alfred Goyer, 187, rue Sanguinet ; Dame C. Turcotte, 328, rue des Seigneurs ; H. Laporte, 329, rue Richmond ; Eusèbe Lemieux, 220, rue Ste-Elizabeth ; Albert Tellier, 503, rue Lagauchetière.

Québec.—F.-X. Soucy (\$10 00), 4, marché Champlain ; Dame Ed. Dufresne, 89, rue St-Amable ; Joseph Lacroix, 81, rue de la Reine, St-Roch ; J. C. Vézina, 39, rue St Joachin, St-Sauveur ; A. Giguère, 391, rue St-François, St-Roch ; Phidime Drolet, 146, rue St-Olivier.

Ottawa.—O. Guertin, 93, rue Cathcart.

St-Henri, Station Lévis.—J. N. Dupu's.

Longueuil.—C. Dugas, chemin de Chambly.

Waterloo.—O. Guertin.

Ste-Marie, Beaucc.—J. N. Chassé.

Rivière du Loup Station.—Alfred Desjardins, (\$15 00).

St-Thérèse de B'ainville.—A. Maillé.

Lachine.—Thaddée Brunet, fils.

St-Henri de Montréal.—Delle Delphine Leduc, 233, rue Lemaire.

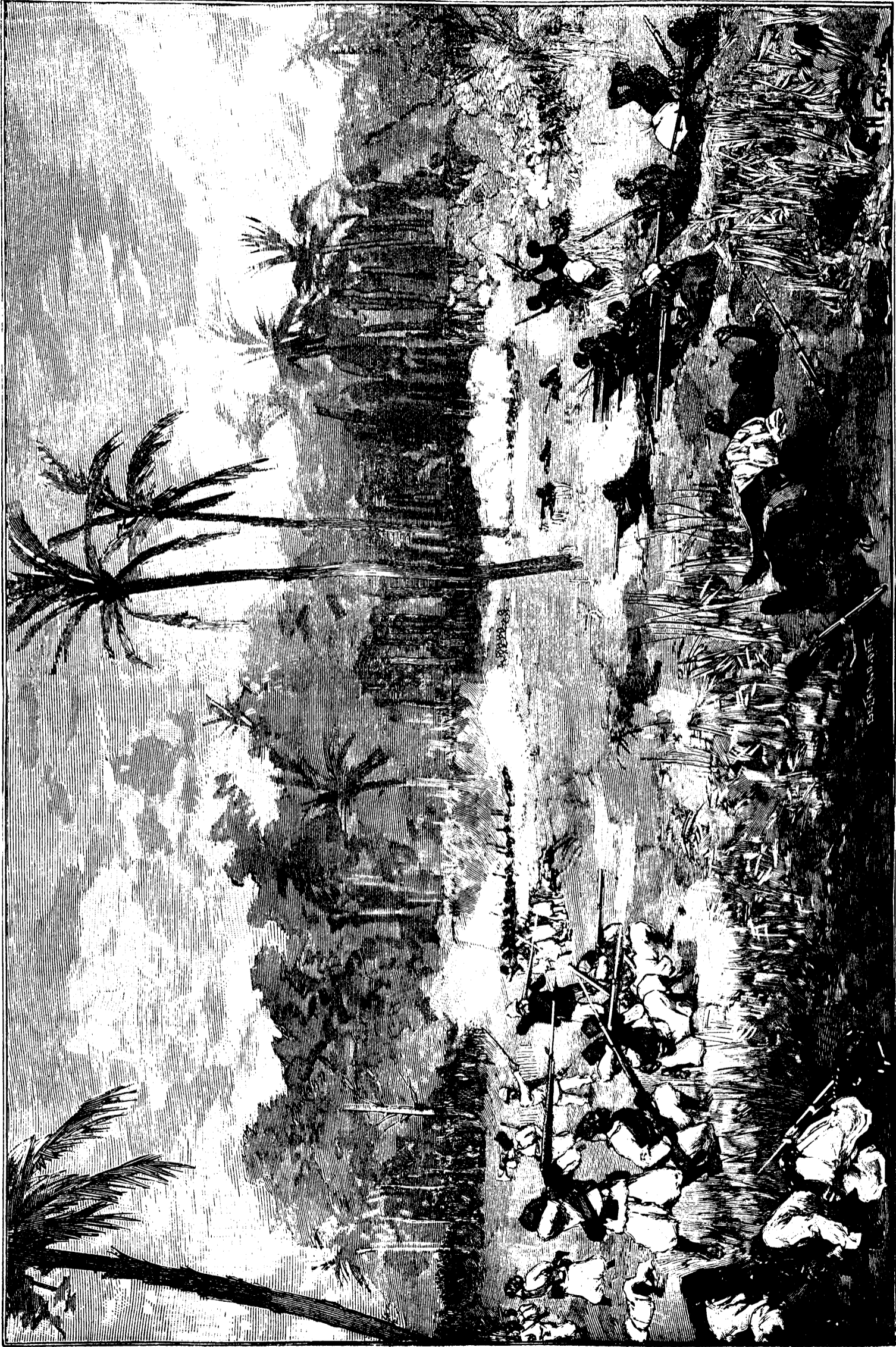
Sherbrooke.—J. L. C. Cabana ; Mme Dolor Rousseau, (\$2.00).

St-Basile.—Mlle Anna Lafleur.

Etchemin.—C. A. Fortier.

St-Roch des Aulnais.—Dr F.-X. Gosselin.

St-Léonard d'Aston.—J. H. Leduc.



LA GUERRE AU DAHOMÉY. — COMBAT DE GADOMÉ-ZOBHO



M. GROVER CLEVELAND, PRÉSIDENT DES ÉTATS UNIS



MME GROVER CLEVELAND, (NÉE POLSON)

LA SAINTE-CATHERINE



POURQUOI, chaque année, le 25 novembre au soir, les amis et membres d'une même famille se réunissent-ils ensemble ? C'est que la Sainte-Catherine est une fête traditionnelle au sein des joyeuses populations canadiennes, et, par conséquent, nous ne saurions nous étonner ; car il n'est pas de foyer qui ne rappelle à ceux qui l'entourent le nom de la glorieuse martyre. Danses et chansons, gais souvenirs, aimables propos, tout cela sans oublier la *tire* de rigueur, fait de cette soirée une des plus belles de nos longues veillées d'automne et d'hiver ; mais cette fête de famille a aussi son écho dans toutes nos maisons d'éducation : seule fête, peut-être, qui rappelle ainsi à nos jeunes étudiants les douces années de l'enfance. Il y a, toutefois, cette différence que, pendant qu'on fête sainte Catherine par coutume et par tradition, dans le monde, les collégiens chantent son nom et exaltent sa mémoire à un titre bien autrement grand, bien autrement sublime ; ils honorent celle qui, par sa science, a mérité de devenir la patronne des philosophes.

Depuis notre bas âge, nous entendons dire et répéter tous les ans ce nom vénéré de "sainte Catherine," et, j'en suis convaincu, plusieurs lecteurs ne se sont jamais inquiétés de savoir ce que fut cette illustre vierge. Qu'on veuille bien me permettre de la leur faire connaître et de tirer quelques considérations de son histoire.

Catherine, issue de race royale, vivait à Alexandrie, au commencement du IV^{me} siècle ; elle était aussi distinguée par ses vertus que par son savoir. L'histoire atteste qu'à l'âge de dix-huit ans elle luttait en science avec les esprits les plus éminents de son époque. Elle parut sous le règne de Maximin Daïa, l'un des plus lâches persécuteurs de l'Eglise catholique. Répondant par le courage à son odieux édit de persécution, la vierge d'Alexandrie démontra à l'empereur la vanité des idoles et la beauté du christianisme.

Maximin, étonné du savoir de cette jeune fille, fit venir cinquante des philosophes les plus éclairés pour la confondre et l'amener au paganisme. Catherine leur répondit avec tant de sagesse qu'ils s'avouèrent vaincus et reconnurent le vrai Dieu.

Prières, menaces, promesses, honneurs, tout fut employé pour vaincre la constance de la sainte ; mais tous ces efforts se brisèrent contre son inébranlable fermeté qui s'affermait encore même dans les tourments les plus cruels.

Pour faire mourir cet ange de la terre, plusieurs moyens furent employés sans succès ; réduit à sa dernière ressource, le persécuteur résolut de la faire décapiter, et elle cueillit ainsi la palme de la virginité et du martyr, le 25 novembre 308. Elle était à peine âgée de dix-neuf ans.

En un mot, l'érudition peu commune de sainte Catherine, l'esprit de piété avec lequel elle la sanctifia, le bon usage qu'elle fit de ses connaissances, la victoire qu'elle remporta sur les cinquante savants chargés de la convertir au paganisme ou plutôt de la pervertir, l'ont fait choisir dans les écoles pour devenir la patronne et le modèle des philosophes chrétiens.

L'esprit de cette sainte, nullement occupé par les pensées mondaines, entièrement libre, par l'absence des affections terrestres, disposait parfaitement cette haute et noble intelligence à l'étude, à la recherche et à l'amour de la vérité. Des sciences aussi vastes que les lettres, la philosophie et la théologie à la fois, et chez une même femme (permettez-moi de le faire remarquer en passant), devraient quelque peu attiser notre courage, à nous autres, hommes ; confondre notre ignorance ou au moins notre insouciance. Non pas que je veuille dire que la science doit être interdite aux femmes ; non, bien loin de là ma pensée, car, comme pour les hommes, la recherche et l'amour de la vérité doivent les rendre heureuses.

Un célèbre écrivain a dit : "Le christianisme,

en maudissant l'orgueil et les prétentions ridicules, n'a jamais voulu vouer à l'ignorance cette précieuse partie du genre humain." L'Eglise a toujours aimé pour tous ses enfants cette lumière de la science destinée à chasser de notre intelligence les ténèbres qui l'ont enveloppée après la chute du premier homme.

Bien que nous vivions dans un siècle de science qui efface tous les précédents, dans un siècle qui semble condamner les âges passés en prenant pour lui seul le titre fastueux de siècle de lumière ; cependant, même dans ce siècle, on trouve partout l'ignorance la plus fatale, je veux dire l'ignorance de notre religion. Au contraire, dans les beaux jours florissants de l'Eglise, on cultivait moins les sciences et les lettres, il est vrai, mais on s'appliquait plus à la connaissance des mystères de la foi.

"Presque tous les livres d'aujourd'hui sont écrits en haine du christianisme, et on trouve partout le mépris de l'Eglise et de son autorité." On voit à notre époque des choses qui ne se sont jamais rencontrées, même dans les siècles les plus barbares. En effet, quand a-t-on vu assez d'audace et de perversité dans le cœur humain pour oser, comme l'ont fait il y a trois ou quatre ans, les francs-maçons, dans une ville aussi sainte et aussi civilisée que Rome, promener par les rues l'étendard de Satan. Et que devient ainsi notre âme ignorante, au milieu d'attaques sans cesse dirigées contre sa foi ? Il faut l'avouer, malheureusement, elle se laisse induire en erreur.

"Souvent, dit l'abbé Martin, une jeune personne instruite, impose silence à des académiciens qui nient nos mystères dont ils ne connaissent pas même le nom, et il ajoute, qu'il serait consolant pour l'Eglise de voir un très grand nombre de ces esprits cultivés qui font respecter l'Évangile et savent venger Jésus Christ attaqué par des ignorants, jaloux de sa gloire."

Voilà bien le rôle qu'a joué sainte Catherine ; elle qui a su parer son âme de ce qu'il y a de plus beau, c'est-à-dire, de la science et de la vertu. Aussi, mépriser la science pour lui préférer les honteuses ténèbres de l'ignorance, c'est mépriser la fin que Dieu s'est proposée en nous donnant la noble faculté de connaître la vérité et de nous attacher à elle.

Si nous pouvons constater que la science de sainte Catherine accuse notre ignorance, à plus forte raison, nous pouvons dire que son courage condamne notre apathie. En effet, l'intelligence n'est pas tout l'homme, le cœur en est la principale faculté.

Aujourd'hui, comme dans les temps de persécution où vivait sainte Catherine, il nous faut de la force et du courage pour être chrétien. Les ennemis que nous avons à combattre sont peut-être moins cruels, mais ils sont plus nombreux, plus perfides et non moins dangereux. Un orateur sacré disait dernièrement : "Il n'y a presque plus de société, plus de réunion sans que l'on y trouve quelque adversaire de l'Eglise, de l'Évangile, de la sainteté et de la vertu." Et, certes, il est bien facile pour nous tous de s'en convaincre, si nous y portons quelque peu attention.

Alors, si, dans ces circonstances, nous défendons vaillamment notre religion, nous serons les dignes disciples de sainte Catherine, et, par conséquent, les amis de la sagesse, puisqu'elle est la patronne des philosophes.

IVAIN DE BLANCFORT.

ROSE BLANCHE



"H ! la jolie cassette ! s'écria Francis de Varnage, jeune élève de l'école Saint-Cyr, qui était venu embrasser son père un jour de sortie.

Ce disant, il avait pris sur la table une boîte d'argent, finement ciselée et couverte d'une lame de cristal, taillée

en biseau.

—Elle renferme une rose fanée, dit-il, après l'avoir examinée, une rose bien vieille, car il est im-

possible d'en reconnaître la couleur primitive. C'est un souvenir, n'est-ce pas, mon père ?

—Oui, mon enfant, répondit M. de Varnage, un souvenir de ma jeunesse.

—Il y a là une histoire, père. Dites-la moi.

—Elle est bien simple, et ne sera pas longue à raconter. Assieds-toi sur le canapé. Je commence.

"J'étais, en 1859, le prétendant agréé de Mlle Marie d'Albon, ta mère. Les bans devaient être publiés sous peu et j'avais demandé un congé, quand la guerre fut déclarée à l'Autriche. Je fus attaché à l'état-major du maréchal Baraguey-d'Hilliers, que je devais rejoindre en Piémont. Notre mariage fut donc ajourné, mais, la veille de mon départ, je dinai chez M. d'Albon, et le soir, avant de quitter l'hôtel, j'offris à Marie la bague des fiançailles.

"Elle la reçut avec tristesse, hésita pendant un instant, puis, me tendant une rose blanche qu'elle venait de prendre à son corsage :

"—Acceptez cette fleur, dit-elle, et pensez à moi.

"Je baisai Marie au front et portai la rose à mes lèvres.

"—Cette fleur sera toujours là, dis-je, en touchant ma poitrine. Merci, mademoiselle.

"Marie eut un pâle sourire ; elle baissa le front et, brusquement, sortit, car les pleurs lui venaient aux yeux.

"Je donnai la journée du lendemain à ma famille ; le soir, je quittai Paris, et, malgré quelques retards inévitables dans un pareil moment, je rejoignis à temps le maréchal, sous les murs d'Alexandrie. L'armée française était prête. Elle se mit en marche deux jours après.

"Je pris part à plusieurs reconnaissances, et j'assistai au combat de Melegnano. Partout, je fis mon devoir sans peur et sans reproche. Le soir, rentré au quartier-général du corps d'armée, sous la tente ou dans quelque maison de paysan, j'oubliais les fatigues éprouvées, en contemplant la rose blanche que, selon ma promesse, je portais sur mon cœur, enfermée dans un étui en cuir de Russie, doublé de soie. Puis, j'écrivais à ma mère pour lui raconter ce qui s'était passé, et à Marie pour lui parler de mon amour et mes espérances. Pressentiment ou superstition, je ne craignais pas l'avenir. Il me semblait que la fleur aimée était un talisman, et, qu'elle devait me préserver de tout péril.

—Et vous êtes revenu sain et sauf ?

—Sain et sauf... grâce à mon talisman.

"Le 24 juin, au moment où nos soldats, après d'héroïques efforts, enlevaient le château et le village de Solferino, je portais un ordre du maréchal. En revenant, ma mission remplie, je tombai sur un gros détachement de grenadiers autrichiens égaré. Les malheureux affolés, et me croyant soutenu, levèrent la crosse en l'air. Mais l'officier qui les commandait, un officier supérieur, furieux de les voir ainsi démoralisés, poussa son cheval sur moi. Je dus mettre le sabre en main pour me défendre. Le combat ne fut pas long. J'étais de sang froid, l'Autrichien ne l'était plus. D'un vigoureux coup de revers, je le blessai grièvement au flanc gauche. Mais en tombant, il déchargea sur moi son pistolet... à bout portant. C'était fait de moi si je n'avais eu... mon talisman.

"L'étui qui le renfermait fut percé, mais la balle dont la force avait été amortie, s'arrêta sur une de mes côtes et ne me fit qu'une très légère blessure.

Un escadron de hussards arrivait en ce moment. Le détachement autrichien mit bas les armes, et je rejoignis l'état-major du maréchal.

—Et votre blessure, père ! demanda Francis.

—La balle était tombée d'elle-même. Un brave chirurgien me pansa, et j'en fus quitte pour quelques jours de repos.

Mais la rose n'a pas été touchée ; elle est entière.

—En effet, la balle a passé à côté d'elle. Mais une goutte de sang a pénétré dans l'étui jusqu'à la fleur qui en porte la marque.

M. de Varnage ouvrit la cassette pour montrer à son fils une tache brune, encore visible sur une des pétales jaunies par le temps. Puis, il reprit :

—Comme tu le sais, la paix fut signée à Villafranca, peu de temps après la bataille. Fut-ce une faute ? "Chi lo sa ?" Pour moi, je m'en réjouis, alors.

J'allais revoir ma mère, retrouver ma fiancée. J'étais parti lieutenant, je revenais capitaine. J'avais été mis à l'ordre du jour. Que pouvais-je désirer de plus ?

« Je demandai un congé. Je l'obtins d'autant plus facilement que je pouvais être considéré comme un convalescent et que je n'avais pas de troupes à ramener en France. Je partis de suite et un peu fatigué mais très heureux, à Paris.

« Après avoir embrassé ma mère qui pleurait de joie, mon père qui était fier de son fils, car il avait été soldat, lui aussi, je courus à l'hôtel d'Albon.

Il fallut raconter en détail mon histoire, dont je n'avais pu dire que peu de choses dans mes lettres.

« Marie voulut voir la rose qui m'avait sauvé.

« Je pris l'étui percé et taché par le sang. Je l'ouvris, et montrai la fleur desséchée, et la marque brune.

« Marie la contempla pendant un instant.

« La chère enfant était tout émue, et ne pouvait parler.

« Enfin, elle parvint à dominer son trouble, et, d'une voix douce, elle me dit :

« — Donnez-moi cette rose, Henri, et prenez ces fleurs en échange, je viens de les cueillir.

« Elle me tendait un petit bouquet de pensées et de myosotis.

« Un mois plus tard notre mariage fut célébré à Saint-Thomas d'Aquin, et le soir en rentrant dans notre chambre, je vis sur la cheminée cette petite cassette, dans laquelle étaient enfermés l'étui percé par la balle autrichienne, et la rose fanée, tels que tu les vois.

« — Oh ! père, ce bijou est un reliquaire, dit le jeune homme.

« Et il baisa la glace qui protégeait la fleur. »

GERMAIN PICARD.

NOTES ET FAITS

Fabrication de phénomènes

L'opération se passe en Chine. On enlève aux jeunes gens la peau, en différentes parties, qu'on remplace par des peaux d'animaux (de chiens ou d'ours). On leur fausse la voix, en leur faisant absorber une quantité de poussière de charbon de bois. Après quelques années passées dans des cachots, privés d'air et de lumière, les sujets sont assez entraînés (lisez abrutis), pour jouer le rôle de phénomènes. C'est un médecin anglais, très distingué, témoin oculaire, qui dénonce ces horreurs. Il ajoute que ce sont principalement des prêtres qui se livrent à cet art ingénieux.

Une superstition chinoise

Jamais, dit un journal de Shanghai, un Chinois ne sauve un homme qui se noie, pas plus un indigène qu'un étranger. On croit généralement dans le Céleste-Empire que lorsqu'un homme se noie, son mauvais esprit erre à la surface des eaux jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un qui soit comme lui victime de la mer, et que ce n'est qu'à ce moment qu'il est délivré de sa servitude.

Le Chinois, en conséquence, ne veut pas sauver un homme qui se noie, parce qu'il craint que l'esprit auquel il enlèverait ainsi une chance de salut, ne se mette à sa poursuite et le hante toute sa vie.

Cette croyance est tellement enracinée qu'un père hésiterait même à sauver son propre fils.

La tour de Babel

Une religieuse de l'ordre des Carmes a planté en Asie, sur la tour de Babel, dont les ruines subsistent encore, une statue de Notre-Dame des Victoires bénite par Pie IX. La tour de Babel a perdu huit étages, mais les deux qui restent se découvrent de 80 kilomètres à la ronde. Sa base quadrangulaire a 194 mètres carrés. Les briques qui la composent sont de l'argile la plus pure et d'un blanc légèrement échauffé par une petite nuance fauve. Avant d'être cuites, ces briques ont été couvertes de caractères cunéiformes. Le bitume qui a servi de ciment provient d'une source subsistant encore

à peu de distance de la tour. L'érection de la statue de la Sainte Vierge sur la tour de Babel a donné lieu à une grande cérémonie, à laquelle les musulmans eux-mêmes ont assisté.

Variétés historiques

On a remarqué qu'en moins de quarante ans, de catholiques qu'étaient les Anglais, Henri VIII en avait fait des protestants ; que d'hérétiques qu'ils étaient devenus, sa fille Marie en refit des catholiques, et que de catholiques Elisabeth en refit des hérétiques.

Diderot, parcourant les campagnes de Russie, fut révolté de la malpropreté des habitants. Il en témoigna sa surprise à l'impératrice Catherine.

« Comment voulez-vous, lui répondit-elle, que ces malheureux aient soin d'un corps qui ne leur appartient pas ? »

Si vous donniez, disait Fontenelle, une demi-douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespérerais pas que des nations entières n'embrassent bientôt cette opinion.

Sémiramis, reine d'Assyrie



Cette reine légendaire de l'Assyrie, à qui la tradition attribue la fondation de Babylone et de ses jardins suspendus, et qui aurait surpassé en gloire militaire et en bravoure son époux, le roi Ninus, vivait 1950 avant Jésus-Christ, soit à peu près dix temps d'Abraham, 400 ans après le déluge. Tout incertaine que soit l'histoire reculée de cette

conquérante, se perdant dans le vague des mythes antiques, on s'accorde à croire qu'une reine de ce nom naquit à Ascalon, en Syrie, et fut distinguée par son courage et sa prudence. Les anciens ont dressé des monuments à sa mémoire, et l'on retrouvait jusques en Egypte des inscriptions sur le marbre, rappelant ses charmes et ses vertus.

Les plus sceptiques persistent à croire que Sémiramis n'a jamais été que la Vénus de la mythologie assyrienne.

La lampe de l'expiation

A Venise, au palais des doges, une lampe brûle depuis trois cents ans. Elle a été allumée en expiation de la condamnation d'un boulanger, innocent du crime dont il était accusé.

Les juges qui le condamnèrent ont légué à la ville une somme dont le revenu doit être consacré à l'entretien de cette lampe. A Venise, depuis cette époque au moment où des juges vont prononcer une sentence, un huissier, de noir tout vêtu, s'avance et saluant le tribunal dit d'une voix grave : « Souvenez-vous du boulanger ! »

Ce malheureux gagnait péniblement sa vie et celle de ses enfants. Un jour, dans une rue voisine de la sienne, on trouva un riche usurier, sorti ce jour-là avec une grosse somme, la poitrine trouée de dix coups de couteau. Le boulanger était le plus pauvre du quartier. On le déclara coupable et, malgré ses protestations, ses invocations à la Vierge, ses larmes, il fut exécuté. Quelques jours après—sa femme et ses enfants étaient morts de faim—on découvrit que le vieil usurier avait été assassiné par un gondolier.

Le rire

Rire ! que de façons de rire !

Il y a le rire des sots, le rire purement joyeux, le rire malin, le rire méchant, le rire amer, le rire du désespoir ; sans compter le rire forcé, le rire du bout des dents, le rire jaune, le rire sardonique, diabolique.

Rire ! Le rire est un des plus sûrs diagnostics

du caractère d'une personne ; il est, en effet, fort difficile de changer sa manière de rire, le rire étant presque toujours spontané, de premier mouvement.

On a constaté que les hommes rient ordinairement en ha ! ha ! et ho ! ho ! et les femmes, ainsi que les enfants, en hé ! hé ! et hi ! hi !

Ecoutez Nicolle rire devant M. Jourdain ; c'est d'un bout à l'autre de joyeux trilles : hi ! hi ! hi ! Elle a si envie de rire, cette Nicolle, qu'elle demande à être battue, plutôt que de ne pas rire tout son saoul, dût-elle en crever ?

Il y a le rire de l'intelligence et celui de la sensibilité.

Rabelais a dit : « Le rire est le propre de l'homme. »

Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes !

a dit Victor Hugo. Il a dit encore : « La mort rit ; c'est peut-être là le côté inquiétant du rire. »

NOUVELLES A LA MAIN

O hasard des injures !

Un musicien se prend de querelle avec un chocolatier.

Le chocolatier, furieux, envoie une gifle au musicien avec ces mots :

Prenez note de ça !

Le musicien riposte par un soufflet :

— Inscrivez ça sur vos tablettes !

**

Un veuf visite le tombeau qu'il fait ciseler pour son épouse.

Le marbrier lui vante la grâce des lettres « Concession à perpétuité. »

— Oui, fait le veuf ; mais mettez « concessions » au pluriel.

— Au pluriel ?

— Oui... En souvenir de toutes celles qu'elle me forçait de lui faire.



Mme ANNA SUTHERLAND

Kalamazoo, Mich. avait des enflures dans le cou, ou depuis sa 10ème année, lui causant de grandes souffrances. Si elle prenait le rhum, elle ne pouvait marcher deux longueurs de maison sans tomber de faiblesse. Elle prit de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Et maintenant elle est débarrassée de tout cela. Elle en a pressé plusieurs de prendre la Sarsepaille de Hood et ils ont aussi été guéris. Cela vous fera du bien.

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du Foie, la jaunisse, les maux de tête, de bile, les aigreurs d'estomac, les nausées !

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils — Portraits de tous genres et à prix courant. — Téléphone Bel, 7283

Les hommes qui se préparent aux luttes athlétiques ou qui s'en occupent, toujours sujets aux entorses, meurtrissures, coupures, blessures, etc, perdront la certitude d'une guérison s'ils ne sont pas pourvus de l'huile Saint-Jacob. C'est ce qu'il y a de mieux.

CHOSSES ET AUTRES

—M. Gladstone, avec sa plume seulement, se fait un revenu de \$15,000 par année.

—La valeur des vitres brisées dans les buvettes à New-York pendant une année est de \$500,000.

—Le verger des R.R. P.P. Trapiastes à Oka renferme 60,000 pommes.

—L'an dernier, pas moins de 7,000,000 de lettres et paquets ont été envoyés au bureau de lettres mortes à Washington. Causes : mauvaises adresses.

—La fortune de M. Jules Lebandy, décédé récemment, le célèbre raffineur de sucre de Paris, est évalué à 360,000,000 de francs, ce qui est probablement la plus grosse fortune de France.

—La compagnie de la Baie d'Hudson a expédié, l'année dernière, en Europe, 22,000 peaux de renards, 16,000 peaux de castors et un demi million de rats musqués.

—Quarante-deux obélisques égyptiennes sont encore en existence. Il y en a douze à Rome, cinq à Londres, et une à New York, dans le parc central. La plus élevée est connue sous le nom de Karnac, et a 105 pieds 7 pouces de hauteur.

—La plus riche couronne royale d'Europe, disent les experts, est celle que porte l'empereur de Russie dans les occasions d'état. Elle est surmontée par une croix formée de cinq magnifiques diamants, reposant sur un immense rubis. Le rubis repose sur onze gros diamants, qui à leur tour sont supportés par un natte de perles.

—Le correspondant d'un journal de la ville de St Petersburg décrit les horreurs du sacrifice annuel offert à son dieu par le tribu des Tartares du district de Malmuck, et dont il a récemment été témoin. Un paysan est pendu par les pieds à un arbre et la tête à moitié séparée du tronc. On pratique ensuite une ouverture dans la poitrine par laquelle on arrache le cœur de la victime avec lequel on barbouille la face de l'idole autour duquel les fidèles exécutent une danse échevelée.

LES CERTIFICATS

Accordés à la Sarspareille de Hood sont vrais et dignes de confiance, tout comme s'ils venaient de votre meilleur et plus véridique voisin. Ils ne font qu'établir les faits à propos de ce qu'a effectué la Sarspareille de Hood, toujours avec vérité et raison.

La constipation et tous les dérangements des organes digestifs et du foie, se guérissent par les Pilules de Hood, sans pareilles comme pilules à prendre avant le repas.

—Le Dr C. P. Carver, de St Augustin Floride, habite la plus vieille maison qui soit en Amérique. D'après des documents authentiques, cette maison aurait été construite en l'année 156 par un Français.

—Un "Congrès humanitaire" de toutes les nations du globe aura lieu à l'exposition de Chicago.

Une paysanne habitant le Palatinat près de Saint-Ingbert, vient de faire la prédiction suivante au sujet de la future guerre franco allemande, guerre générale à la fin du siècle.

Les alliés attaqueront la France, pour combattre la République, par la principauté de Neufchatel en Suisse. La France d'abord battue se lèvera en masse. Un homme surgira qui repoussera l'ennemi. L'empereur blanc qui sera tué dans une bataille sera le dernier de sa race. Toute l'Europe sera en république à l'exception de la Russie. Détail curieux : cette femme, dans sa jeunesse, avait prédit les résultats des guerres de 866 et 1870.

LES NOUVEAUX MARIÉS

Ceux qui ont sur le point de se marier et qui ont besoin d'un ameublement d'appartement, de chambre à coucher, de salle à manger, etc, peuvent acheter aux conditions les plus faciles, au grand magasin populaire de F. LAFOURNIER, 1551, rue Sainte-Catherine. C'est à que vous trouverez le plus grand choix de meubles, pianos, tapis, papiers, gravures, etc, etc.

Ceux qui hériteront pour argent comptant auront un présent ou un escompte très libéral. Qu'en se le dise.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à O Alfred Chouillon, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Demandez-la à votre agent de machine à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00. S'adresser à GREENMAL BROS Manuf., Georgetown, Ont.

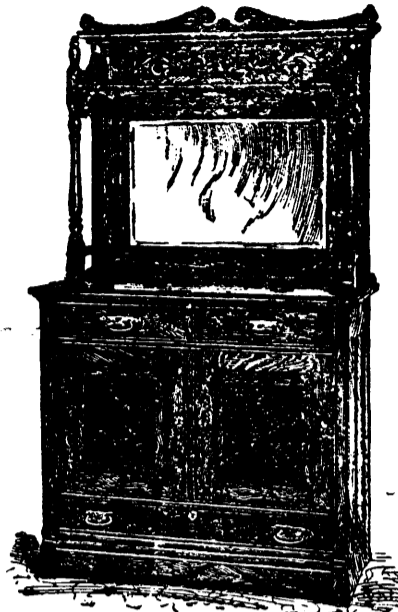
LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN
24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.
\$4.00 PAR AN
Edition noire à \$1.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.
Directrice : Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.

RENAUD KING & PATERSNO

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.

Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

BANQUE VILLE-MARIE

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p. c.) payable le premier jour de décembre prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transferts seront en conséquence fermés du 21 au 30 novembre inclusivement.

Par ordre du bureau de direction. W. WEIR, Président
Montréal, 18 octobre 1892.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Femelles Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
167, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger

Grand Tirage Monstre

Plus d'un demi-million distribué



Compagnie de la Lotterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporés par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'origine, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans les annonces.

Est. J. E. Enslin
M. S. Leblond

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Canaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

LE GRAND TIRAGE MONSTRE

Aura lieu à l'Académie de Musique de la Nouvelle-Orléans,

MARDI, 13 DECEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$150,000

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$150,000 est.....	\$150,000
1 PRIX DE 40,000 est.....	40,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
2 PRIX DE 5,000 sont.....	10,000
5 PRIX DE 2,000 sont.....	10,000
25 PRIX DE 600 sont.....	15,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000
200 PRIX DE 200 sont.....	40,000
300 PRIX DE 120 sont.....	36,000
500 PRIX DE 80 sont.....	40,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 2 sont.....	20,000
100 PRIX DE 12 sont.....	12,000
100 PRIX DE 8 sont.....	8,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.....	79,920
3,434 prix se montant à.....	\$530,920

PRIX DES BILLETS:

Billets complets \$10; Demis \$5; Cinquièmes \$2; Dixièmes, \$1; Vingtièmes, 50c; Quarantièmes, 25c.

Prix pour les clubs à la valeur de \$55 en billets pour \$50

Tarifs spéciaux pour agents requis partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,

Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRAZCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

PROLOGUE

LES INVISIBLES

Tout à coup, sous l'empire de cet état, voisin de l'hallucination, il lui sembla qu'un des panneaux de sa chambre glissait lentement sur lui-même, démasquant une ouverture dans la muraille, d'où sortirent quatre hommes masqués, enveloppés dans des manteaux sombres, qui s'approchèrent lentement de lui... Il voulut crier, appeler à son secours ; mais sa langue paralysée lui refusa tout service, et, quant à fuir, il eût demandé vainement à ses membres un effort dont ils étaient incapables.

Les inconnus, après l'avoir bâillonné, lui recouvrirent la figure d'un voile noir, puis, l'enlevant de dessus le divan où il était couché, ils l'emportèrent sur leurs bras avec précaution, sans mettre la moindre brutalité dans leurs actes, mais aussi sans prononcer une parole.

A ce moment, il lui sembla qu'il recouvrait peu à peu la libre possession de son intelligence, et, sans s'aviser d'une résistance inutile, il appliqua toutes les forces de son esprit à suivre toutes les péripéties du drame qui commençait.

Il ne pouvait voir ; mais il sentit, à la tiède chaleur de l'atmosphère qui n'avait pas cessé de l'environner que ses ravisseurs ne lui avaient point fait traverser la rue ; mais il n'eut pas le temps de se livrer à de plus amples réflexions. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que ses porteurs s'arrêtaient. Ils déposèrent leur fardeau sur un siège, et son bandeau, ainsi que le bâillon lui furent subitement enlevés.

Il jeta avidement ses regards autour de lui, pour se rendre compte du lieu où il se trouvait.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était bien fait pour frapper de terreur les plus braves ; il fit appel à tout son courage et resta impassible.

Dans une chambre carrée, aux murs nus et tout tendus de noir, où l'on n'apercevait ni portes ni fenêtres, six hommes masqués également, se tenaient, graves et silencieux, autour d'une table, dans la situation des juges devant nos tribunaux ; et, pour compléter l'illusion, au bout extrême, de chaque côté, se trouvaient deux autres individus, dont l'un, la plume à la main, comme s'il se préparait à écrire, pouvait représenter le greffier, tandis que son compagnon de face allait sans doute jouer le rôle d'accusateur public.

Une lampe fumeuse éclairait seule cette scène lugubre.

Calculant habilement sur l'effet produit, et sans lui donner le temps de se remettre, le personnage qui occupait la place du président de cette singulière assemblée adressa immédiatement la parole au jeune homme.

— Vous êtes bien Olivier de Lauraguais d'Entraygues, attaché à l'ambassade de France ? lui dit-il.

L'interpellé tressaillit ; il lui avait semblé reconnaître dans cette voix celle du colonel de cosaques qui, quelques heures auparavant, avait porté un toast à la continuité de son bonheur. Mais ce n'était pas le temps de s'attarder aux réflexions que pouvait lui suggérer une pareille pensée. Il se redressa fièrement et répondit :

— De quel droit m'adressez-vous une pareille question ?

— Du droit du plus fort, vous êtes en notre pouvoir.

— C'est vrai, je suis tombé malgré moi dans un guet-apens ; mais je vous défie bien de me forcer à vous répondre si cela ne peut me convenir. Cependant, comme je tiens à connaître le motif qui a pu vous pousser à cet acte de violence, je veux bien vous dire que je suis, en effet, la personne que vous venez de nommer.

— Vous parlez de violence, auriez-vous eu à vous plaindre des procédés de ceux qui vous ont amené ici ?

— Je ne relèverai pas la singularité de l'expression. " Amener ici " est du dernier bien ; trêve à cette comédie, que voulez-vous de moi ? de l'argent ? Fixez le prix de ma rançon.

— Nous prenez-vous pour des voleurs ?

— Qui êtes-vous donc, alors ?

— Que vous importe ! vous n'êtes point Russe, et la mission que nous accomplissons ne vous regarde pas. Sachez seulement que rien ne résiste à notre puissance, et que nous sommes la force au service de la faiblesse et de la justice. Nous sommes les *Invisibles*.

— Pourquoi vous êtes-vous emparés de ma personne, alors ?

— Parce que vous vous êtes mis à la traverse d'un de nos projets et que, quand nous avons résolu quelque chose, nous avons l'habitude de supprimer les obstacles qui en empêchent la réalisation.

— Et je suis sans doute un de ces obstacles ?

— Vous l'avez dit.

— Et pour le supprimer, vous allez m'assassiner.

— Nous ne sommes pas des assassins. Nous exécutons les arrêts du conseil souverain.

— Puis-je savoir ce que vous exigez de moi ?

— Nous désirons, nous voulons que vous renonciez à la main de la princesse Vasilewska, que vous devez épouser dans quelques heures.

En entendant ces paroles, le jeune homme sentit son cœur se serrer, et sous le coup des impressions pénibles qu'il avait déjà ressenties dans la soirée, il lui semblait qu'il assistait à la ruine de ses plus chères espérances.

— Jamais ! répondit-il, d'une voix forte, jamais je ne consentirai à ce que vous me demandez.

— Il le faut, cependant.

— Faites de moi ce que vous voudrez ; je n'ai rien de plus à vous dire.

— On ne touchera pas à un cheveu de votre tête. Nous avons simplement reçu l'ordre de vous avertir. Si vous n'obéissez pas, ce sera la lutte, et une lutte sans merci, contre une puissance à laquelle rien ne résiste.

— C'est bien, j'accepte la lutte.

— Vous succomberez.

— Soit ; mais pas sans me défendre.

— Je veux bien vous prévenir, continua celui des inconnus qui seul avait parlé jusque-là, que toutes nos mesures sont prises et que, quelle que soit la décision que vous prenez cette nuit, votre mariage n'aura pas lieu.

— Et c'est vous ! vous ! qui l'empêchez ?

— Nous-mêmes ! Vous feriez mieux de vous résigner de bonne grâce, car si vous ne consentez pas à renoncer de vous-même à la princesse, vous devez disparaître.

— Je vous ai répondu que j'étais prêt.

— Votre heure n'est pas venue. Nous avons bien voulu vous faire connaître que la cérémonie ne s'accomplirait pas ; nous aurons le temps d'attendre. Le grand conseil vous accorde trois mois pour réfléchir : passé ce délai, si vous n'avez pas obtempéré à nos ordres, vous recevrez avis de votre condamnation par le tribunal secret.

— A mort, sans doute ?

— C'est la seule peine que nous prononcions, et rien ne pourra vous soustraire à l'exécution de la sentence.

— Si vous avez le pouvoir d'empêcher mon mariage, pourquoi exigez-vous de moi une inutile renonciation ?

— Ceci est le secret de ceux qui nous dirigent. Vous êtes averti, nous n'avons plus rien à vous dire ; on va vous ramener chez vous de la même manière que vous avez été conduit ici, veuillez vous laisser bander les yeux.

— Et si je n'y consentais pas ?

— Evitez-nous la triste nécessité d'employer la force.

— C'est bien, j'obéis, puisqu'il le faut.

Sur un signe du président de la mystérieuse assemblée, les quatre hommes qui avaient apporté sur leurs bras Olivier d'Entraygues s'approchèrent de lui. Ce dernier se livra à eux sans résistance.

On allait lui placer le bandeau lorsque, se rappelant le singulier sentiment qu'il avait éprouvé lorsque la voix de celui qui lui parlait s'était fait entendre pour la première fois, il se dégagea des mains de ses gardiens et, s'approchant de la table au bord de laquelle se tenaient les juges inconnus, il s'écria, d'une voix forte, en s'adressant à celui qui les présidait :

— Colonel Ivanowitch, nous nous reverrons !

— Je ne suis pas le colonel Ivanowitch, répondit l'interpellé, d'une voix calme et grave.

— Oserais-tu te démasquer ?

— Je ne suis pas maître de mes actions ; cependant, pour ne laisser aucun doute dans ton esprit, je puis demander la permission de te satisfaire.

A l'instant même, le mystérieux personnage repoussa son fauteuil de la table, ses assesseurs se rapprochèrent, et un conciliabule animé eut lieu entre eux à voix basse. Bientôt ils parurent se mettre d'accord, et reprirent chacun la place qu'ils occupaient.

— M. Olivier de Lauraguais d'Entraygues, reprit l'inconnu, donnez-moi votre parole de gentilhomme de ne me reconnaître jamais en quelque lieu que ce soit, et pour quelque motif que ce soit, fût-ce même pour sauver votre vie ou celle de l'être le plus cher, une fois sorti de cette enceinte.

— Dois-je entendre par là, que vous reconnaissez au dehors et sachant que vous faites partie de ceux qui me poursuivent, je doive, lié par mon serment, renoncer à me venger ?

— Je vous demande simplement de ne témoigner, devant une âme qui vive, que vous me connaissez ni des circonstances dans lesquelles vous avez pu me voir ; quant à votre vengeance, vous resterez libre d'agir comme vous l'entendrez ; je ne vous crains pas.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un ton de suprême dédain ; mais ce n'était pas le lieu, pour celui à qui elles s'adressaient, de les relever autrement qu'en acceptant le défi qu'elles portaient.

Le jeune homme prêta le serment qu'on lui demandait, et il ajouta :

— Je jure également que si l'événement dont vous m'avez menacé, et qui doit aujourd'hui même anéantir mes espérances les plus chères, s'accomplit, je jetterai comme enjeu de la partie que je poursuivrai contre vous, ma fortune, mon énergie, mon courage, ma vie, et que jusqu'à mon dernier souffle je n'aurai d'autre pensée, d'autre mobile, d'autre but que la vengeance.

Un rire strident et sinistre comme ce cri bizarre de l'orfraie, qui surprend parfois le matelot dans le calme silence des nuits de l'Océan, fut la seule réponse qui accueillit ces paroles d'Olivier, et l'inconnu qui présidait l'étrange assemblée, soulevant lentement son masque, montra aux yeux du jeune homme, la face vénérable d'un vieillard, dont la blême coloration et la

longue barbe argentée indiquaient que leur possesseur était arrivé aux extrêmes limites de la vie.

Olivier d'Enraygues attacha avidement ses regards sur cette figure pâle, émaciée, en grande partie couverte par la barbe, d'une extraordinaire épaisseur, pour en graver profondément les traits dans sa mémoire. Mais rien de particulier, rien d'énergique même ne se dégageait de cette tête éteinte et flou comme un masque de cire, entourée d'une barbe de théâtre qui donnait plutôt l'impression d'un déguisement habile que celle d'un visage naturel ; mais le jeune homme n'eut pas le temps de contrôler les probabilités de cette pensée. L'inconnu avait remis son masque, et la lampe fumeuse s'éteignant subitement, la salle et tous les acteurs de ce drame s'étaient, avec la rapidité d'un changement à vue, évanouis dans une profonde obscurité.

Olivier d'Enraygues fut reconduit chez lui et déposé, avec le même appareil mystérieux, sur le divan de sa chambre à coucher ; c'est du moins dans cette position qu'il se retrouva.

Quand il ouvrit les yeux, il était nonchalamment couché dans la position qui lui était familière, la tête enfoncée dans d'épais et moelleux coussins. Sa lampe d'albâtre jetait de vagues lueurs sur les différents objets qui l'environnaient ; tout était à sa place dans cet élégant et somptueux *retiro*.

D'un bond il fut sur pied, et, se passant avec effort la main sur le front comme pour rassembler ses idées :

— Ai-je rêvé ? fit-il.



Olivier d'Enraygues fut reconduit chez lui et déposé sur un divan—Page 4, col. 1

Puis, se rappelant avec une singulière netteté tous les détails de la scène étrange à laquelle il lui semblait qu'il venait d'assister :

— Non, ce n'est pas possible ! je les vois encore, j'entends leurs voix...

Est-ce que je deviens fou, ou ai-je été le jouet d'une hallucination qui a créé de toutes pièces ces fantômes devant moi ? C'est là ! là ! par ce panneau qu'ils sont entrés ! Oh ! nous allons bien voir !...

Il se précipita vers la boiserie qui lui avait paru se déplacer et frappa dans tous les sens avec le premier objet qui lui tomba sous la main. Partout le vieux chêne rendit le son mat et éteint des murs pleins. Il sonda tout ce côté de son appartement et obtint le même résultat. Du reste, aucune solution de continuité, dans toute la longueur des boiseries, et pas d'apparence de passage secret. En admettant même qu'un passage pût être construit avec une habileté assez grande pour défier toute recherche, la réflexion ne tarda pas à convaincre le jeune attaché d'ambassade qu'il ne pouvait pas en exister un dans cette partie de la muraille de l'hôtel qu'il habitait. Cette construction était, en effet, adossée au palais du prince Baratinski, et sa chambre à coucher correspondait juste en hauteur avec le grand salon de réception. Or, il n'y avait pas possibilité de supposer un seul instant que les membres de n'importe quelle société secrète russe pussent se réunir dans ce palais, ou y possédassent des accointances leur permettant de jouer la scène dramatique à laquelle Olivier d'Enraygues croyait avoir assisté.

Ces objections, auxquelles il ne pouvait rien opposer de sensé, finirent par le convaincre de l'inutilité de ses recherches, et, son exaltation nerveuse se calmant peu à peu, il ne tarda pas à se persuader qu'il avait été le jouet d'une hallucination causée par la singulière lettre qu'il avait trouvée dans la soirée.

Il ne songa même pas à inspecter les autres murs de sa chambre ; l'un, en effet, s'élevait sur la rue elle-même, et les deux autres n'étaient que des séparations intérieures, confinant d'un côté sur le fumoir, et de l'autre sur la bibliothèque.

Il ne resta bientôt plus au jeune homme le moindre doute sur la complète illusion de son aventure, et, en raison de la facilité avec laquelle les sentiments extrêmes se succèdent la plupart du temps, surtout à son âge, il ne tarda pas à rire de sa crédulité.

La nuit était avancée déjà lorsqu'il songea à prendre quelque repos ; mais comme il avait des ordres à donner pour la matinée, il sonna son fidèle Laurent, qui, toujours sur le qui-vive, apparaissait quelques instants après, sans pouvoir dissimuler son étonnement de trouver son maître encore debout.

Olivier s'aperçut de cette impression ; aussi crut-il devoir expliquer à son vieux serviteur comment, surpris par la fatigue sur son divan, il n'avait tardé à être vaincu par un sommeil qui s'était prolongé plus que de raison.

— Je désire être réveillé à neuf heures, ajouta-t-il, car il faut que je sois au palais de l'ambassade à onze heures. C'est de là que je dois partir, avec monsieur l'ambassadeur de France, qui a bien voulu remplacer mon père, pour nous rendre ensemble avec mes témoins au palais Valiewski.

— Monsieur le comte peut compter sur mon exactitude.

— Je n'ai pas eu le temps de te parler dans la soirée. As-tu fait toutes les commissions dont je t'avais chargé ?

— Tout est prêt.

— Et la corbeille de fleurs ?

— Elle est arrivée de Nice ce soir même.

— N'oublie pas l'usage auquel elle est destinée.

— Monsieur le comte peut être tranquille.

— C'est bien, tu peux te retirer.

Ces fleurs, une idée du jeune homme, devaient faire un épais tapis de violettes, de la porte du palais à la voiture, sous les pas de sa fiancée, quand elle se rendrait à la cathédrale de Notre-Dame de Kasan, touchante et gracieuse coutume que les Russes ont conservée de leurs ancêtres orientaux.

Olivier d'Enraygues se coucha alors, impatient de voir poindre le jour. Mais il était écrit, suivant une expression fataliste, aussi familière aux Russes qu'aux Arabes, qu'il n'acheverait point dans son lit cette nuit, dont les événements devaient avoir une influence décisive sur sa vie entière. Il dormait depuis une heure à peine lorsqu'il fut subitement éveillé par quelques coups discrètement frappés à sa porte.

— Qui est là ? demanda-t-il, immédiatement.

— C'est moi, répondit Laurent ; excusez-moi de troubler votre repos.

— Que se passe-t-il donc ?

— Un exprès, arrivé à l'instant, vous prie de vous rendre de suite à l'ambassade.

— A l'ambassade ?...

— Oui. Son Excellence, le ministre de France, lui-même, vous fait dire qu'il a les choses les plus graves à vous communiquer. A tout hasard j'ai ordonné d'atteler, pensant bien que monsieur le comte ne sortirait pas à pied à cette heure.

En moins de rien le jeune attaché était habillé, sautait dans sa voiture et accourait près de son chef, en proie à une émotion impossible à décrire.

— Soyez ferme, mon pauvre ami, lui dit l'ambassadeur, en l'apercevant ; il a fallu, pour que je vous mandasse à cette heure, des faits d'une importance extraordinaire.

— Vous pouvez parler, monsieur l'ambassadeur, je suis prêt à tout entendre.

— Du courage !

— J'en aurai.

Cette nuit même, le prince Vasilewski a été déporté en Sibérie, et sa fille, la princesse Maria Fedorowna, par ordre supérieur, a été enfermée au couvent de Sainte-Catherine des dames nobles.

Bien que le coup fût rude et imprévu, le jeune homme eut comme un soupire de soulagement ; son père, qu'il adorait, malade en ce moment, n'avait pu se rendre en Russie pour assister à son mariage, et il s'attendait, depuis l'arrivée du messenger de l'ambassadeur, à apprendre la nouvelle de sa mort.

— En Sibérie !... au couvent !... balbutia-t-il après quelques instants de silence.

Puis, il allait, dans une exclamation douloureuse, faire allusion à l'étrange lettre qu'il avait reçue et à son rêve de la nuit ; mais il eut la force de se contenir. Il se dit qu'il était inutile, imprudent peut-être, de parler de ces faits, qu'il ne pouvait expliquer, et dont la publicité pouvait peut-être nuire à ses projets ultérieurs. C'était une âme vigoureusement trempée, capable de toutes les énergies. Il comprit, aux premiers coups portés, la gravité, de la lutte qui s'engageait et résolut de se taire ; il fallait se montrer aussi mystérieux, aussi impénétrable que ses ennemis.

Le ministre de France s'était tu pour donner à son jeune subordonné le temps de dominer son émotion.

Une fois son parti pris, ce dernier releva la tête et, d'une voix ferme, demanda la cause de ces événements aussi foudroyants qu'imprévus.

— On parle de conspiration, de révolution de palais, répondit l'ambassadeur ; mais vous savez aussi bien que moi, mon jeune ami, combien il est difficile de connaître la vérité vraie dans cet étrange pays

— Bien, je sais ce qui me reste à faire.

— N'allez pas, au moins, commettre d'imprudence.

— Soyez sans crainte à cet égard, monsieur l'ambassadeur.

LOUIS JACOLLIOT.

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

—Ah ! bonjour, docteur, bonjour, dit-il... Vous ne vous êtes pas trompé, ce ne sera rien, cette blessure... Quitte pour la peur !

—Ne soyez pas trop fier monsieur, et surtout point d'imprudence, une rechute serait dangereuse et vous êtes toujours très faible.

—Faible, oui, j'y consens. J'ai voulu me lever. Je ne l'ai pu.

Gérard lui tâta le pouls. Il n'y avait que très peu de fièvre.

Le médecin jeta autour de lui un regard distrait.

Tout à coup il tressaillit.

Il ne voyait plus, dans le coin de la chambre, les vêtements souillés de sang et de boue qu'il y avait remarqués la veille.

—Qui donc a fait votre chambre ? dit-il, avec indifférence.

—C'est Jean, le valet de Beaufort.

—Vous aviez froid ?

—Pourquoi ?

—Parce que vous avez fait du feu.

Le malade eut un geste de contrariété.

—Oui, hier soir, j'étais fiévreux... je grelottais... j'ai prié Jean d'allumer du feu... cela m'a fait du bien.

Le médecin s'était penché sur le foyer.

Attentif et silencieux, il examinait les cendres.

—Que regardez-vous donc là ? dit Daguerre, inquiet.

Le médecin ne répondit pas tout de suite. Il était devenu extrêmement pâle. Et il n'aurait pas pu parler, même s'il l'avait voulu, tant son émotion était profonde.

Lorsqu'il se fut remis :

—Vous avez commis une imprudence, dit-il.

—Laquelle ?

—Je vous avais dit de ne faire aucun mouvement.

—Eh bien, je vous ai obéi.

—Je vous avais recommandé surtout de ne pas vous lever.

—Je ne me suis pas levé.

—Que sont devenus, dès lors, les vêtements qui se trouvaient hier, jetés pêle-mêle dans ce coin ?

—Le valet de chambre les a rangés, parbleu ! en mettant un peu d'ordre dans cette pièce.

—Ah ! c'est lui. Et où les a-t-il placés ?

—Pourquoi ? Est-ce que cela vous intéresse ?

—Beaucoup.

—Eh, pourrais-je connaître la raison de ce singulier intérêt ?

—Vous la connaissez, assurément, quelque jour.

—Je vais donc vous dire la vérité... Vous avez deviné. Je me suis levé... j'ai commis cette imprudence, et comme devant ma fenêtre entrouverte, un pauvre demandait l'aumône... je lui ai jeté les vêtements dont vous vous préoccupez...

—Et c'est tout ?

—Que désirez-vous de plus ?

—Je désire savoir la vérité, monsieur Daguerre, car ce que vous venez de me dire est un mensonge.

—Monsieur, vous abusez de ma faiblesse pour m'insulter. C'est peu honorable... C'est lâche !...

—Et vous, monsieur Daguerre, vous descendez jusqu'à mentir, ce n'est pas très brave !

—Enfin, monsieur, que voulez-vous ?

—Simplement savoir pourquoi vous avez brûlé vos vêtements. Il est inutile de nier. Je reconnais des lambeaux d'étoffes mal carbonisés dans les cendres noires. Toutes les pièces de votre costume s'y trouvent. Un juge d'instruction y lirait clairement s'il avait sur vous des soupçons.

—Et quels soupçons pourrait-il avoir ? Ne vous ai-je pas expliqué comment j'avais été blessé ? Il y va de l'honneur d'une femme, ne l'oubliez pas. Toutes les précautions, dès lors, ne sont-elles pas raisonnables ?

Gérard ne répondit pas. Les doutes s'amassaient dans son esprit. Son regard droit et ferme ne quittait pas le malade. Celui-ci, gêné, faisait souvent semblant de dormir afin de n'avoir point à soutenir ce regard.

Tout à coup, le médecin s'approche du lit.

—Monsieur Daguerre, dit-il je reviendrai tous les jours.

—Tous les jours ? à quoi bon ? Je vais très bien... Je n'ai plus besoin de vous... Je vous remercie de vos soins. Vous pouvez m'envoyer la note de vos honoraires.

—Je reviendrai tous les jours, monsieur, jusqu'à ce que j'aie éclairci le mystère que je ne fais qu'entrevoir encore.

—Et moi, monsieur, je suis maître et seul maître chez moi, et vous ne me soignerez pas contre ma volonté, je suppose ? Je vous interdis ma porte et vous défends de réparaître devant moi.

—Cela serait facile, en effet, monsieur, mais vous ne le ferez pas.

—Soyez certain du contraire.

—Vous ne le ferez pas et vous voudrez recevoir, au moins une fois encore, ma visite.

—Ah ! ah ! et qui m'y obligera, je vous prie ?

—Ceci, monsieur... dit le docteur est un talisman qui m'ouvrira votre porte, mieux que toutes les recommandations.

En même temps, il montrait au malade un petit corps rond qu'il tenait délicatement entre le pouce et l'index.

—Qu'est-ce ? fit Daguerre... je ne vois pas très bien.

Gérard s'approcha plus près. Daguerre pâlisait.

—Ceci, disait le docteur, est la balle que j'ai extraite de votre blessure. Je l'ai conservée par mégarde. Et j'ai bien fait, car vous auriez pu la perdre ou lui faire subir le même sort qu'à vos vêtements. Avec moi elle ne court aucun risque. Et, savez-vous ce que je cherche en ce moment ?... Le revolver d'où cette balle est partie... Cela vous intéresse, je n'en doute pas... Je trouverai, j'en suis certain... Et vous l'apprendrez avec plaisir... N'avais-je pas raison, tout à l'heure, de dire que vous me reverriez au moins une fois et ne me fermeriez point votre porte ?...

Il aurait pu parler longtemps. Daguerre ne l'écoutait plus.

—Cet homme se doute... je suis perdu !...

Voilà ce que lui criait son épouvante, au fond de son cœur. Et il était à demi évanoui.

Comment se défendrait-il ? Il ne savait.

Gérard l'avait laissé. Et il était parti depuis longtemps déjà, que Daguerre, les yeux fixes, les sourcils froncés, n'avait pas fait un seul mouvement.

Ah ! s'il avait pu marcher, courir, voyager ! comme il se fût moqué des menaces de Gérard !... Comme il eût été sûr de l'impunité ! Il se serait enfui !... Mais sa blessure le clouait sur son lit pour quelque temps encore... vouloir partir, voyager, se fatiguer... c'était la mort.

Et Daguerre ne voulait pas mourir.

Gérard, en sortant, était allé droit au parquet de Creil. Le juge d'instruction n'était pas dans son cabinet, mais le greffier le reçut. Le médecin expliqua l'objet de sa visite.

—Serait-il possible de me présenter, dit-il, le revolver de M. Valognes, déposé au greffe parmi les pièces à conviction !

—Rien de plus facile.

Le greffier le lui donna, puis, comme il était occupé, le laissa seul dans son bureau pendant quelques minutes.

Gérard n'en demandait pas davantage.

Il fit jouer le barillet et tomber une cartouche vide. C'était celle tirée au hasard par le malheureux Valognes. La douille seule restait. Il y inséra la balle. Elle s'y adaptait parfaitement. Sans aucun doute, cette balle était du même calibre et nous avons dit précédemment qu'elle n'avait pas été déformée.

Il remit le revolver au greffier et sortit du palais de justice.

—Que penser ? Evidemment il y avait là des preuves bien autrement graves, bien autrement convaincantes que celles relevées contre ce pauvre M. Beaufort. Et je crois que si M. Beaufort n'est pas l'assassin, ce n'est pas bien loin de lui qu'il faut le chercher.

Le lendemain, comme il l'avait promis, il retourna voir Daguerre. Le regard inquiet et haineux du malade, impuissant à se défendre, incapable d'échapper aux investigations du médecin, vint prouver à celui-ci que ses prévisions devaient être justes.

A la faiblesse de Daguerre, le docteur devina une imprudence nouvelle. Le blessé avait voulu se lever.

—Vous vous tuerez, dit Gérard.

Il ferma la porte de la chambre, prit un fauteuil près du lit et s'assit. Puis il resta longtemps sans parler.

—Monsieur, dit-il enfin, vous pouvez maintenant vous guérir sans moi. Vous devez vous demander pourquoi je mets tant d'insistance à revenir. Je vous le dirai.

—Enfin !

—Je vous le dirai, en vous mettant au courant de ce que j'ai fait et de ce que je veux faire.

—De ce que vous avez fait ? fit Daguerre, avec terreur.

—Je me suis assuré que la balle que j'ai extraite de votre blessure est bien celle qui a été tirée par M. Valognes.

—Par M. Valognes ?

—M. Valognes a tiré sur son assassin. Comme M. Beaufort a été atteint, comme, malheureusement, l'expertise médicale n'a pas pu préciser le calibre de la balle qui l'a effleuré, comme, d'autre part, l'enquête découvrait que le meurtrier avait été blessé, les soupçons se portèrent sur M. Beaufort.

—C'est assez juste, puisqu'on a retrouvé son revolver sur le terrain.

—Comment le savez-vous ?

—Par Jean, son valet de chambre, qui m'a tout raconté.

—C'est possible. Eh bien, M. Daguerre, que penserait M. le juge d'instruction si j'allais lui dire : " La nuit où M. Valognes était tué, où M. Beaufort était blessé, un autre homme était blessé également. Et cette fois le médecin peut proclamer haut que la blessure a été faite par le revolver dont s'est servi M. Valognes ; il ne laissera pas d'incertitude sur ce point..."

Blême, terrifié, la bouche sèche, Daguerre écoutait et se taisait.

— Cette nuit-là, dirai-je au juge, un homme a été blessé. Et sa blessure l'accuse ; une blessure peu dangereuse tout d'abord, mais qu'il l'est devenue à cause du sang perdu. L'homme a dû cacher qu'il était atteint, parce que l'avouer c'était se déclarer coupable. Et voyez-vous le drame qui se passe dans la forêt, après le drame qui vient de s'accomplir ? Il se traîne, défaille à chaque instant, se relève, se cache s'il entend du bruit... Il a encore assez de présence d'esprit pour ne point perdre le fruit de son crime, car il se dirige vers la voiture renversée qui contient la valise où M. Valognes a enfermé une fortune. Et il l'emporte et il la cache. Ses traces sont inscrites lisiblement sur le sol ; j'ai suivi le trajet fait par lui ; je lisais dans sa pensée, pour ainsi dire... sans savoir que le lendemain je serais en présence du meurtrier... et que je lirais dans ses yeux...

Daguerre frissonnait. Il coula un regard chargé de haine vers le médecin ; ses dents claquaient ; mais il n'avait pas la force de parler.

— Je dirais encore au juge : " A grand-peine, croyant mourir vingt fois en route, le meurtrier regagne sa maison. Il se déshabille et se couche. Telle est sa faiblesse qu'il ne peut même cacher ses vêtements tachés de sang et de boue, accusateurs de son crime. Il est à demi mort dans son lit et il y mourrait si le hasard n'amenait pas auprès de lui un domestique qui prévient un médecin. Le médecin qui arrive lit clairement le drame qu'on lui cache. Et il a tout intérêt à le comprendre, car il sait qu'un innocent est arrêté et payera peut-être pour le coupable."

Daguerre murmura, d'une voix altérée :

— Mensonge... invention... roman...

— A la terreur et à l'épouvante peintes sur votre visage, M. Daguerre, je vois que c'est ni un roman ni un mensonge. Les médecins, eux aussi, feraient d'excellents juges d'instruction.

— Le revolver ! Le revolver trouvé en Halatte !

— C'est une infamie de plus qui vous sera reprochée, M. Daguerre. Vous étiez chez M. Parlanget lorsque Valognes a touché ses quatre cent cinquante mille francs. Vous saviez sans doute que M. Beaufort devait accompagner le manufacturier. Rien ne vous était plus facile que de prendre le revolver de votre associé. Vous habitez la même maison. Vous êtes souvent l'un chez l'autre. Les domestiques ne peuvent concevoir de défiance contre vous et ne s'occupent pas de vous surveiller lorsqu'ils vous voient entrer dans le cabinet de M. Beaufort. Et ce revolver, qui accusera Beaufort, vous le laissez à dessein sur le théâtre du crime.

— Pourquoi aurais-je voulu faire soupçonner Beaufort ?

— Je le saurai. Pour écarter les soupçons, à coup sûr, et vous donner le temps de fuir. Peut-être, parce que vous haïssez Beaufort. Vous êtes ruiné. Vous devez accuser Beaufort de votre ruine, je le saurai, vous dis-je. Pour le moment, que m'importe !

Gérard se recueillit un instant, puis :

— M. Daguerre, je crois que c'est vous qui êtes le meurtrier de M. Valognes ; si vous le pouvez, détrompez-moi.

Le blessé eut un geste de colère et de rage.

— Vous détromper !... A quoi bon ?... c'est absurde !

— M. Daguerre, supposez, je vous en supplie, que je suis votre juge et que je vous accuse. Vous contenteriez-vous, à mon accusation, de répondre en la traitant de folle ? Non. Vous chercheriez à la faire tomber, à m'en montrer la fausseté.

— Vous n'êtes pas mon juge...

— Le médecin en est aussi un...

— Je ne vous dois pas d'explications. Vos doutes sont injurieux et m'offensent gravement.

— De grâce, M. Daguerre, si je me trompe, si vous êtes innocent, dites-le moi. D'un mot, vous pouvez me rassurer. D'un mot, d'un seul.

— Vous êtes fou, ma parole !...

— Hélas !

— Vous êtes heureux que je ne puisse bouger de mon lit et vous en abusez... Je vous jetterais à la porte.

— Ce n'est pas me répondre. Je vais préciser mes questions et vous donner l'occasion de vous disculper. Qui vous a blessé ?... La situation est grave, M. Daguerre... Songez que je puis avertir M. Laugier, lui confier mes soupçons... lui faire part de tout ce que j'ai découvert...

— L'honneur me défend de vous dire qui m'a blessé...

— Mais si cette histoire est vraie, monsieur, que craignez-vous en me la racontant ?... Elle restera éternellement dans mon cœur, et s'il le faut, je vous le jure, j'en perdrai jusqu'au souvenir.

— C'est possible... je suis seul juge sur ce point.

— Avouez que c'est facile et que vous vous tirez d'un piège à bon compte. Soit, je l'admets. Où étiez-vous, dans la nuit du crime ?

— Je ne puis vous le révéler non plus. Vous le dire, serait livrer le secret dont je suis le dépositaire.

— Ainsi, voilà tout ce que vous trouvez à me dire, à moi qui ai les preuves entre les mains et qui viens vous accuser hautement d'un crime abominable !

— Que voulez-vous ? Je ne puis dire que la vérité.

— C'est bien. Un autre que moi viendra vous interroger.

— Qui ?

— M. Laugier.

Le malade se dressa presque debout sur son lit.

— Vous ne ferez pas cela !

— Qui m'en empêcherait ?

— Moi.

— Comment ?

— En vous rappelant que le secret de ma blessure ne vous appartient pas. Vous êtes médecin. C'est dans l'exercice de votre profession que vous

avez connu ce secret. Rien ne doit en transpirer au dehors. Il y a en vous l'homme et le médecin. Le premier doit ignorer ce que second a découvert. Vous le savez mieux que moi. Ce n'est pas à moi de vous montrer où est votre honneur...

Il retomba, épuisé, sans souffle, râlant.

C'était vrai. Il avait raison. Gérard le savait. L'honneur l'empêchait de parler. Ce secret n'était pas le sien. Et il n'avait pas le droit d'en disposer. Non ! même pour sauver un innocent !... Il avait voulu agir sur Daguerre par la menace... Il n'avait pas réussi !...

Un jour, — alors qu'il examinait la blessure de Beaufort, il lui avait dit :

— Notre profession qui soulage a souvent aussi des devoirs bien pénibles à remplir, car il peut arriver que le médecin soit obligé de choisir entre son cœur et son devoir...

Et Beaufort avait répondu :

— Heureusement, vous êtes jeune, mon enfant, et le hasard impitoyable ne vous a pas encore jeté dans une situation aussi cruelle...

Eh bien ! Il était venu, ce hasard. Gérard se trouvait dans cette situation.

Il avait aidé le juge à soupçonner Beaufort.

Il avait la preuve que Beaufort était innocent.

Il connaissait le coupable.

Il était obligé d'épargner le coupable et de laisser accuser l'innocent.

Gérard connaissait ses devoirs de médecin.

Il savait que, dans le congrès médical, peu de temps auparavant, avait été posée la question suivante :

" Dans le cas (textuel) où une condamnation terrible menacerait un individu injustement accusé d'un crime dont le médecin aura connu le véritable auteur, par suite de l'exercice de sa profession, celui-ci devrait-il hésiter à aller devant les juges et à désigner le coupable ? "

Devant cette alternative redoutable, le congrès s'était prononcé pour la négative.

Et, dans un discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de la cour de Bordeaux, le 16 octobre 1885, M. Bruno-Lacombe a dit :

" Nul n'est assez sûr de lui-même pour mettre sa conscience à la place de la loi."

Rien ne lui défendait, par exemple, d'influencer l'esprit du malade et d'essayer de le ramener au repentir. Gérard le pouvait, par tous les moyens, même par la menace.

Au problème redoutable posé par le congrès, il ne fut trouvé qu'une solution possible ; il fut dit que le médecin " devait chercher, par d'autres moyens qu'une révélation pure et simple, à sauver l'innocent, sans dénoncer son confident, même coupable."

— Pour invoquer, comme dernier argument, dit-il, le devoir professionnel qui m'impose le secret, il faut que vous ayez perdu tout autre moyen de vous défendre. Avouez donc !... Qu'avez-vous à redouter de moi ?... C'est vrai, vous êtes bien renseigné, je ne puis rien contre vous... L'honneur m'oblige au silence. Que vous parliez ou que vous continuiez de nier, ma conviction est inébranlable, monsieur. Et cette conviction, vous l'avez devinée. Je ne vous en ai pas fait un mystère. Vous êtes l'assassin de M. Valognes.

Daguerre réfléchissait. Des luttes cruelles troublaient son cerveau.

— A la fin, il dit d'une voix sourde, méconnaissable, à peine distincte :

— Puisque vous avez deviné, il serait puéril de nier davantage. Nier, ce serait vous autoriser presque à mettre la justice au courant de vos doutes. Si je vous persuade que je ne suis pas coupable, ne vous estimerez-vous point dégagé de toute prudence et libre d'avertir M. Laugier, comme vous m'en menacez ? Et M. Laugier, une fois saisi, où s'arrêterait son enquête ? Non, dans mon intérêt, il vaut mieux que vous soyez mon confident. Je vous condamne au silence, comme si vous étiez mon complice. J'avoue donc. Et à M. Gérard Langon, médecin, je déclare que ce qu'il a découvert ici dans l'exercice de sa profession est l'exacte vérité... C'est moi qui ai assassiné M. Valognes et blessé Beaufort...

— Misérable ! misérable !

— Contentez-vous. Je sais aussi bien que vous-même que je n'ai plus le droit de concourir pour le prix Montyon. C'est entendu. C'est mon affaire. Arrangez-vous pour oublier ce que je vous ai dit. Voilà qui est la vôtre !

Et il se retourna de l'autre côté pour ne plus voir Gérard et comme s'il voulait dormir.

— Et l'innocent arrêté à votre place !...

— Il n'a pas de chance ! Qu'il s'en tire ! !

— Les preuves contre lui sont graves. Le hasard a bien fait les choses. Déjà sa prévention, — qui indique qu'on a pu le soupçonner un instant — est un déshonneur. Mais ce n'est pas tout. Avez-vous réfléchi qu'il passera peut-être en cour d'assises ?

— On l'acquittera, et je serai sauvé ?

— S'il est acquitté, — et cela n'est pas sûr, — il est déshonoré quand même, car, toute sa vie, le soupçon infâme pèsera sur lui.

— Vous exagérez, docteur, vous exagérez.

— Et s'il est condamné, ce qui est possible ?

— Je serai sauvé plus sûrement encore...

— Et vous n'avez pas en vous un reste de pitié, de probité, qui se révolte à la pensée qu'un brave homme, doux et bon, payera pour vous ?...

— Vous demandez de la pitié et de la probité à un homme qui vient de vous révéler qu'il est un meurtrier ? Vous être fou, ma parole !...

— Misérable ! misérable ! répétait Gérard, le cœur soulevé par son dégoût.

Un Ami

Désire mentionner par l'entremise du journal le *Register* des résultats bienfaisants qu'il a reçus de l'usage régulier des **Pilules d'Ayer**. Il dit: Je me sentais malade et fatigué et mon estomac semblait être en désordre. J'essayai plusieurs remèdes, mais aucun ne paraissait me donner du soulagement jusqu'à ce que fusse persuadé d'essayer ce vieux remède digne de confiance, les **Pilules d'Ayer**. J'en ai pris seulement une boîte, mais je me sens comme un homme nouveau. Je pense qu'elles sont les plus agréables et les plus faciles à prendre que n'importe quoi dont j'ai fait usage, étant si élégamment recouvertes de sucre que même un enfant les prendrait avec plaisir. J'adjure tous ceux, qui ont

Besoin

d'un laxatif, d'essayer les **Pilules d'Ayer**.
— Boothbay (Me.) *Register*.

"Entre les âges de cinq et quinze ans, j'étais tourmenté d'une sorte de "salt-rheum, ou éruption, principalement aux jambes, et spécialement à la courbure du genou au-dessus du moll et. A cette place des plaies suppurantes se formaient, puis devenaient croûtes et se crevassaient, quand la jambe remuait. Ma mère essaya de tout, mais tout fut en vain. Quoique un enfant, je lus les journaux au sujet des effets bienfaisants des **Pilules d'Ayer**, et persuadai ma mère de me les laisser essayer. Sans grande foi dans le résultat elle se procura des

Pilules d'Ayer,

et je commençai à en faire usage, et bientôt je remarquai une amélioration. Encouragé par ceci, je continuai, jusqu'à ce que j'en eusse pris deux boîtes, quand les plaies disparurent, et je n'ai jamais été depuis tourmenté par elles." — H. Chipman, Agent de propriétés immobilières, Roanoke, Va.

"J'ai souffert pendant des années de désordres de l'estomac et des reins, me causant des peines très douloureuses dans différentes parties du corps. Nul des remèdes essayés par moi ne m'a donné aucun soulagement jusqu'à ce que commençasse à prendre des **Pilules d'Ayer**, et je fus guéri." — Wm. Goddard, Notaire Public, Five Lakes, Mich.

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendues partout par les Droguistes.

Chaque Dose est Efficace.

PACIFIQUE CANADIEN

CHARS - DIRECTS

POUR

TOURISTES

Pour l'accommodation des porteurs de billets de 2nd classe, voyageront comme suit:

De Montréal à Vancouver

Laisse la gare *Dalhousie* à 8.40 p.m.

Chaque mercredi

De Montréal à Saint-Paul

Laisse la Gare *Windsor* à 11.45 a.m.

Chaque samedi.

De Montréal à Chicago

Laisse la Gare *Windsor* à 9.00 p.m.

Chaque mardi.

De Montréal à Boston

Laisse la Gare *Windsor* à 8.20 p.m.

Chaque jeudi et vendredi.

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal
266 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill et aux Gares C.P.R.,

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

M. LASKER A MONTREAL



HERR LASKER

Une nouvelle étoile se lève au firmament du jeu d'échecs. Herr Lasker, presque débutant dans la carrière, poursuit sa marche triomphale vers la royauté de ce jeu royal. Il a déjà battu les champions de l'Angleterre, MM. Blackburne, Bird, Mason et Gunsberg, et ceux de l'Allemagne même; il n'y a guère plus que Tarrasch, Tschigorine et Steinitz, qu'il n'ait pas eu l'occasion de vaincre encore.

De tous les concours auxquels il a pris part, l'an passé, il est sorti victorieux. N'en voilà-t-il pas assez pour donner la plus haute idée des aptitudes de ce jeune maître, encore à ses premières armes, pour ainsi dire.

Le jeu de Lasker le place dans la catégorie des modernes. Il s'applique à vaincre par une série de légers avantages accumulés, plutôt que de surprendre son adversaire par un grand coup décisif. Sa manière de conduire les Pions est d'une habi été exceptionnelle. Avec un Fou contre un Cavalier, et égal nombre de Pions, Lasker gagnera sa partie, tandis que plusieurs joueurs de haute marque aboutiraient tout au plus à une remise.

Lasker, pendant la bataille, est calme, presque jusqu'à l'indifférence; le jeu d'échecs est son affaire, il s'y dévoue tout entier.

Sous le rapport de la jeunesse—Lasker a vingt-quatre ans à peine—il rappelle ce phénomène américain du jeu d'échecs, qui s'appela Paul Morphy: comme lui, de l'obscurité relative, il grandit tout d'un coup jusqu'au premier rang des maîtres du jeu. Si Morphy vivait encore et que les deux champions se rencontrassent en face de l'échiquier, lequel l'emporterait? La question est difficile à résoudre. On peut dire, en tous cas, que Morphy ne rencontra jamais de joueur aussi fort que Lasker, et que Lasker n'a pas dû, jusqu'ici, rencontrer de Morphy.

Un fait demeure constant, du reste, c'est que les succès du jeu d'échecs tiennent moins à la pratique qu'au génie du joueur.

Les amateurs espèrent pouvoir ménager une rencontre entre l'invincible champion, M. Steinitz, et M. Lasker; si la santé du vétéran peut le permettre, ce sera un vrai combat de géant.

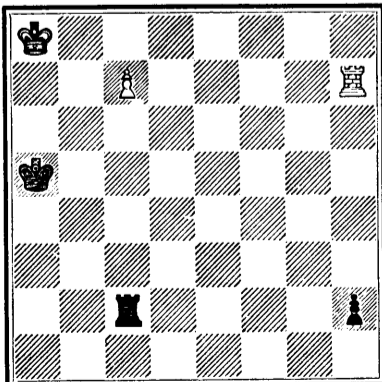
A tout événement, la visite en Amérique du jeune joueur allemand aura le bon effet de populariser le jeu d'échecs et, sans doute, de donner le goût de ce noble jeu à nos compatriotes.

Les joueurs de Montréal, qui ont l'avantage d'avoir actuellement au milieu d'eux le brillant champion, ne manqueront pas, nul doute, d'en retirer grand profit pour le succès du jeu qui leur est si cher. A tous les fidèles de l'échiquier de se donner rendez-vous autour du déjà fameux champion.

FIN DE PAREIT No 8

Composée par Herr Lasker

Noirs.—3 pièces



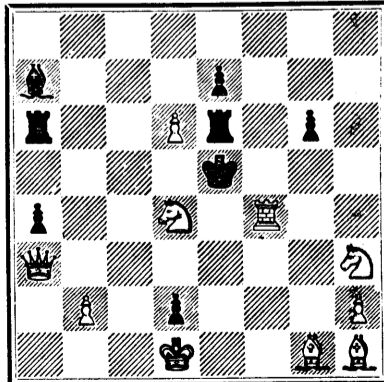
Blancs.—3 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No 68.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. G. Heathcote

Noirs.—8 pièces.



Blancs.—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

ANNONCE DE John Murphy & Cie

LE

18 DE CE MOIS

Ayant décidés d'ouvrir un département spécial d'articles de fantaisie, jouets, articles d'art albums, etc., en un mot toutes sortes d'articles convenables pour cadeaux de Noël et de l'An ou présentations, nous avons à cet effet importé directement d'Europe, un assortiment très complet des marchandises ci-dessus mentionnées.

MANTEAUX

Notre département de manteaux est incomparable. Des milliers de manteaux pour enfants, fillettes, demoiselles et dames sont accumulés dans notre grande salle au 3^{ème} étage, c'est là qu'on y voit les plus belles lignes provenant des manufactures en renommées de Paris et Berlin.

Assistez à notre grande vente
D'HABILLEMENTS pour garçons

Assistez à notre grande vente
D'ETOFFES à ROBES

Assistez à notre grande vente
DE SOIERIES

Assistez à notre grande vente
CACHEMIRES noirs et de couleur,

Assistez à notre grande vente
DE MERCERIE

Assistez à notre grande vente
D'ARTICLES de FANTAISIE

JOHN MURPHY & CIE

coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

tel. Tel. 2193

Federal Tel. 58

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. B. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montréal.

V. ROY & L. E. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

0 - RUE SAINT - JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY

L. E. GAUTHIER

Éleveur de plancher Chambre 8 et 4

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (7^{ème} arr.).



GUERIE PAR DEUX BOUTEILLES. 5

CARROLL, IA., juillet 1889.

Depuis 10 ans je souffrais d'un mal de tête, parfois si violent, que je pensais jamais pouvoir me guérir. J'avais fait usage de bien des remèdes sans aucun résultat. Enfin j'ai acheté du Tonique Nerveux du Père Koenig. A la deuxième dose je me suis senti soulagé, et à la deuxième bouteille, j'étais parfaitement guéri.

DELHI, ONT., 4 janv. 1891.

Ma femme a pris 6 bouteilles de Tonique Nerveux du Père Koenig pour convulsions, et depuis elle s'est sentie guérie. Je crois que votre médecine a obtenu l'effet désiré. Je la recommande hautement à toute personne qui souffre de cette terrible maladie "l'Épilepsie," et puisse le ciel vous venir en aide dans vos excellents travaux.

JOHN GRANT.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

du Rév'd J. McGowan, Cadville, New York: "Je vous recommande de faire venir six bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig, et qu'elle en fasse usage selon les directions. Ce remède a guéri beaucoup de personnes de ma paroisse."

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co., London, Ont.; E. Léonard, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

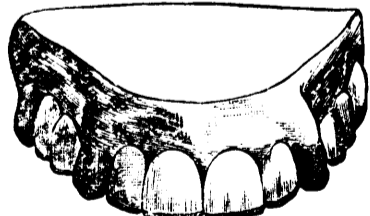
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entreient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste pharmacien, 122 rue St Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

— Une nourriture. — Un breuvage. — Un médicament —

— L E —

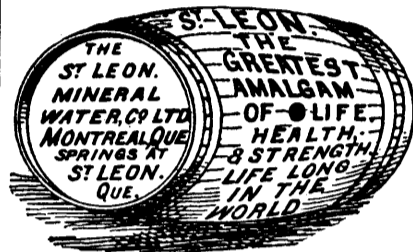
JOHNSTON'S FLUID BEEF

Se substitue avec avantage à la viande même.

C'est un tonique stimulant et la seule préparation qui donne le Thé de Bœuf nourrissant

32068

ROBIL'ARD, 27, rue St-André. — Seul Comment se servir de l'Eau Minérale St-Léon



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25; le gallon, par les principaux pharmaciens et épiciers, en gros et en détail par la CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches: 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agissent d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment

ET UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

" WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital \$1,200,000
Actif au-delà de 1,550,000
Revenu pour l'année 1891 1,800,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartré; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est malade tenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le vendent

VIN DE VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir: ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUÏSEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France. ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS. S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON, Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

BANQUE JACQUES - CARTIER

DIVIDENDE No 54

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette Institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de cette Banque à Montréal, le et après le 1er décembre prochain

Les livres de transferts seront fermés du 16 au au 30 Novembre aussi prochain, les deux jours inclus.

A. L. DE MARTIGNY, Directeur-Gérant. Montréal, 19 octobre 1892.

A. LE OFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tel. Bell 6513

PILULES DU DR WILLIAMS
ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT qu'un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues mentales, la maladie, les excès et les indispositions de toutes sortes ont épuisés.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendent ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à **DR WILLIAMS MED. CO.**